



Le Feuilleton Page D3
Essais québécois Page D5

ARTS VISUELS

Alex Colville Page D9
Le CIAC Page D11

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 SEPTEMBRE 1995

Pour démêler le jargon sans constipation

Un aide-mémoire constitutionnel et référendaire

RÉFÉRENDUM 1995: 74 CLEFS
POUR UN OUI OU POUR UN NON
François Huot, 1995, Montréal

GILLES LESAGE
DE NOTRE BUREAU
DE QUÉBEC

Cet ouvrage arrive à point nommé. Nul ne sait ce que les prochains mois, encore moins les prochaines années, nous réservent sur le plan politique et constitutionnel. Que le référendum sur l'avenir du Québec ait lieu ou non, quelle que soit la question posée et l'issue de cette consultation populaire, il importe toutefois de tenter de savoir de quoi il en retourne.

Un regard rétrospectif permet d'éclairer le présent et de baliser l'avenir. Il est difficile d'y comprendre quelque chose si l'on s'imagine que tout a commencé hier ou que, avant l'émergence de sa propre génération, c'était le désert. Il est encore plus ardu de s'y retrouver si l'on croit que les questions constitutionnelles sont si compliquées que seuls les spécialistes, et les mordus de la politique, s'y meuvent à l'aise.

Autant la mémoire courte est réductrice pour le commun des mortels, autant les initiés rétrécissent le cercle au lieu de l'élargir. Aussi faut-il saluer avec intérêt toute initiative tendant à nous rappeler que les déboires et méandres de notre vouloir-vivre collectif ont des racines profondes — bien des générations avant 1960, en fait — et à débayer un terrain trop touffu et dense, pour les profanes que nous sommes tous. Il nous arrive parfois, souvent même, d'avoir l'impression que l'industrie constitutionnelle, avec son jargon et ses rites, est réservée à ceux qui savent ou qui pensent savoir. Comme toute autre, cette industrie compte bon nombre de chevaliers, de sbires et de fumistes. La poudre aux yeux y fait des ravages, là peut-être plus qu'ailleurs, avec la multiplication des experts de tout acabit.

Dans cette jungle où les lianes s'entrelacent si rapidement et solidement, de part et d'autre, le bon sens et le sens commun ont-ils encore droit de cité?

Un outil de consultation

Voici un aide-mémoire, un *vademecum* fort utile. Ce n'est pas un manuel jargonnard, mais un modeste travail de journaliste qui dresse une feuille de route, un guide en quelque sorte, pour nous aider à nous y retrouver. Simplement, sans prétention, mais avec concision et succinctement, voici donc un outil de consultation, un ouvrage de référence commode et bien fait.

Le confrère François Huot a raison. Qui que nous soyons, fatigués ou non de sempiternels débats qui tournent en rond, il importe que chacun d'entre nous tente d'y voir plus clair. Si nous ne nous en occupons pas, de cette fichue question de notre avenir collectif, elle risque de nous rattraper au détour. Sans compter que tous les charlatans font leurs tours de magie verbale et verbeuse.

Vulgariser, décoder, décortiquer, expliquer et expliciter, n'est-ce pas la première grandeur de notre métier de journaliste? Donner des clefs pour faire de la lumière et, sans se prendre pour un ayatollah, essayer

VOIR PAGE D 2: JARGON

de plus en plus

Michel

Michel

Tremblay

Tremblay



HERVÉ GUAY

Encore quelques entrevues et Michel Tremblay en aura fini avec la tournée médiatique déclenchée par la sortie de son plus récent roman, *La Nuit des princes charmants*. Tournée où le célèbre écrivain aura été de toutes les tribunes, accordant parfois jusqu'à une dizaine d'entrevues par jour. Certains se seraient déjà lassés de tout ce cirque médiatique. Pas Michel Tremblay. Il va jusqu'à s'étonner qu'on lui demande s'il n'en a pas assez de tous ces éloges qui pleuvent sur lui à chaque nouvelle publication.

«Non, je ne suis pas tanné, rétorque-t-il. Par contre, on est tanné dès la première fois où on se fait descendre. Mais des éloges? Peut-on s'en lasser? Le goût d'avoir des échos différents: oui; mais négatifs, non. Je ne voudrais pas penser être loué simplement parce que je suis incontournable. Je détesterais ça. D'ailleurs, quand les gens n'aiment pas ce que je fais, ils me le disent aussi.»

Michel Tremblay avoue se plaire à enchaîner les entrevues comme d'autres enfilent des perles. Pour la diversité des questions qu'on lui pose, pour la variété des sujets abordés, pour s'expliquer à des personnes qui ont des vues opposées à son sujet, pour ne pas se faire oublier.

La complaisance de la presse ne l'inquiète pas, ni la possibilité de surmédiatisation qui guette une personnalité connue comme lui. À tel point qu'on se demande si ne pas se faire oublier ne constituerait pas désormais l'une des principales motivations qui pousse Michel Tremblay à continuer à écrire. Il a beau protester. Le doute subsiste. Il promet pourtant que le jour où il n'aura plus rien à dire, il se taira.

VOIR PAGE D 2: TREMBLAY

Voir aussi la critique de *La Nuit des princes charmants* en page D 4.

PHOTO JACQUES NADEAU LE DEVOIR

ALAIN FOURNIER

Jusqu'aux os!

Cette nouvelle pièce de théâtre d'Alain Fournier est un véritable laboratoire de l'affirmation de soi et de la tolérance. Trois adolescents font l'apprentissage de l'autonomie et de la cohabitation, tout en faisant l'expérience des relations nouvelles dont ils rêvent. Malgré les désillusions, les trois personnages découvrent qu'ils ont la force, l'imagination et le pouvoir de refaire le monde!

GABRIEL LABBÉ

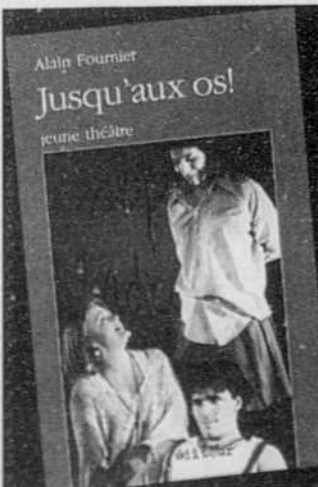
Musiciens traditionnels du Québec

(1920 - 1993)

Outil indispensable à tout chercheur ou musicien, cet ouvrage réunit une somme considérable d'informations sur une centaine de musiciens québécois, dont on pourra lire ici la biographie et le répertoire discographique. Cet ouvrage entend contribuer à mettre en valeur notre patrimoine et le grand talent de nos musiciens.

vib éditeur

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



LIVRES

TREMBLAY

«On pourrait dire que dans les romans, je raconte davantage une histoire, ce que je ne fais jamais au théâtre...»

SUITE DE LA PAGE D 1

Il ne craint pas non plus qu'on le taxe de cynisme de se prêter à la moindre émission télévisée après qu'il eut dénoncé dans sa pièce-pamphlet *En circuit fermé* la bêtise de la télévision d'Etat. Pièce qui se rajoutait au coup de gueule qu'il avait fait paraître dans le magazine culturel *Voix* où il s'attaquait aux jeunes filles qui s'improvisaient critiques au petit écran.

«Je n'ai jamais dit qu'il ne fallait pas se servir de la télé. Bien sûr, il y a des choses à la télévision qui me choquent. Mais la télévision est aussi une arme puissante... D'ailleurs, pour la première fois dans l'histoire, il y a un support qui est plus important que l'œuvre, qui touche davantage de personnes que l'œuvre la plus populaire... Si jamais un jour je commets des choses aussi malhonnêtes que celles que je reprochais aux personnages d'*En circuit fermé*, j'espère qu'on me le dira.»

Simplicité contre complexité

Il faut aussi l'entendre parler du style qu'il faut développer pour sou-

tenir l'intérêt au petit écran selon qu'on lui accorde deux minutes ou une heure. Il est vrai que Michel Tremblay, de tous les écrivains québécois, est certainement l'un de ceux qui se soucient le plus de son impact sur le lecteur. Il est fier qu'on l'arrête dans la rue pour lui parler de ses personnages et de ses livres. Il a même quelque chose d'un peu messianique dans le ton quand il soutient avoir rendu acceptable l'homosexualité à bien des Québécois. Quand je lui demande s'il se prend pour le «Janette Bertrand» du monde littéraire, ça ne le démonte pas du tout.

Pour preuve, il me confie que l'un des buts qu'il s'est fixés en écrivant *La Nuit des princes charmants*, c'était de faire accepter par tout le monde cette histoire de perte de virginité dont le protagoniste est homosexuel. Son défi résidait donc en ce que n'importe qui, hétérosexuel y compris, puisse s'identifier à son héros. Mission accomplie selon Michel Tremblay puisque des dames «qui travaillent chez Eaton» ou des éboueurs viennent lui dire, parlant de son personnage principal: «On a

assez envie qu'il baise, on a assez le goût.» Ce qui n'aurait pas été pensable il y a 30 ans, précise-t-il.

Ce succès populaire, Michel Tremblay l'attribue à la simplicité de sa plume que d'aucuns louent ces jours-ci. Quand je lui rappelle que son théâtre fait appel à des structures autrement complexes que celles que l'on retrouve dans *La Nuit des princes charmants*, il en convient. Mais il souligne au passage qu'il est parfois plus compliqué de construire quelque chose de très simple» que de bâtir par exemple une pièce très structurée telle que *Messe solennelle pour une pleine lune d'été*, dont la création doit se faire en mars 1996 à la compagnie Jean-Duceppe.

De là à s'expliquer pourquoi il favorise la complexité au théâtre et la simplicité dans le roman, Michel Tremblay hésite. «Je ne suis jamais posé la question. Peut-être parce qu'au théâtre, les lois sont plus facilement contourables... On pourrait dire que dans les romans, je raconte davantage une histoire, ce que je ne fais jamais au théâtre...»

Que la veine autobiographique prenne de plus en plus de place dans

ses écrits, cela, Michel Tremblay l'explique facilement. «Auparavant, elle était présente également mais je la déguisais davantage. En vieillissant, je la déguise moins. Mais dès 1978, on sentait que l'enfant de *La Grosse Femme*, c'était moi et que c'était ma famille. Dans les romans, je me suis beaucoup caché pour plus tard me dévoiler petit à petit. J'ai commencé par écrire des choses très flamboyantes sur les autres pour finir très simplement en parlant de moi. Question de pudeur, peut-être.»

Avec les années, Michel Tremblay accepte aussi qu'une partie de ce qu'il a écrit soit sans conséquence. «On ne peut pas toujours être mauvais ni toujours être bon. A moins d'être un génie. Et encore... Il y a des affaires de Mozart qui sont plates à crever la bouche ouverte. Il y a des années meilleures et des moins bonnes. C'est dramatique au fur et à mesure. Mais quand on a quarante-trois titres derrière soi, c'est sûr que tout n'est pas d'égale qualité, c'est impossible. Je ne suis pas en train de dire que ça m'est égal si on aime ou pas *La Nuit des princes charmants*

sauf que je suis moins hystérique là-dessus.»

Ces dernières années, l'auteur d'*Albertine en cinq temps* a aussi trouvé une vie sociale mouvementée contre les bienfaits de la solitude de sa résidence de Key West. «J'ai pensé pendant vingt ans que j'avais du fun en gang pour découvrir que j'ai beaucoup plus de plaisir tout seul ou en compagnie d'un livre sur le bord de ma piscine... J'ai passé les années 70 et une partie des années 80 dans un avion en pensant que je m'ennuierais ailleurs alors que j'étais mal dans ma peau...»

Cette paix nouvellement acquise a par surcroît contribué à rendre l'écrivain plus prolifique. Michel Tremblay souscrit du reste à l'idée voulant que l'écriture possède une valeur thérapeutique. Car, oui, il a connu du succès, il n'en a pas honte mais nul réussite ne met à l'abri de certains cauchemars, de certains échecs. Le romancier et auteur dramatique est même le premier à dire que «ce sont nos ennemis qui nous tiennent debout».

Outre les inévitables peines d'amour, Michel Tremblay a tout de

même bien du mal à pointer certaines des frustrations qui ont été les siennes. «J'ai refusé l'éducation telle qu'on voulait me l'imposer dans les années 50. Je me suis cultivé moi-même et suis néanmoins devenu écrivain. De ça, je suis fier. Mais je fais encore à 53 ans des cauchemars de moi, enfant, voulant retourner à l'école. En réaction probablement à ces universitaires qui ne m'acceptent pas parce que je ne suis pas sorti de la cuisse de leur Jupiter.»

Besoin intarissable de reconnaissance que tout cela! Toutes ces entrevues de Michel Tremblay parues et à venir pourront sans doute éclairer le lecteur là-dessus. En attendant, la pas si triste histoire de sa virginité se trouve déjà sur les tablettes de toutes les bonnes librairies pour que, si ça lui chante, le lecteur puisse se mettre à sa place l'espace d'une nuit de deux cent vingt pages.

LA NUIT DES PRINCES CHARMANTS
Michel Tremblay
Lemée/Actes Sud, Paris, 1995
221 pages

JARGON

Être informé, c'est être libre

SUITE DE LA PAGE D 1

de sortir ensemble du dédale, n'est-ce pas se rendre utile? Des oublis, des carences, il y en a sûrement. Mais le grand mérite de ce compendium, de ce condensé, de ce survol, c'est de permettre à tout citoyen intéressé — et chacun devrait l'être, tant les enjeux sont immenses et profonds pour l'avenir — de faire son propre cheminement et son choix personnel.

En toute connaissance de cause, le Québec, ce «village gaulois dans un monde anglophone», est à nouveau à la croisée des chemins. Comme l'écrivit l'auteur, chacun doit, pour lui-même, faire son propre «rapatriement» et chercher des réponses aux questions fondamentales. Elles existent. Il y a moyen de les assimiler et de les digérer, sans faire de constipation!

François Huot souligne avec raison que les palabres et les déceptions des dernières décennies, avec leurs négociations en catimini et le transfert des compétences de nos élus vers les tribunaux, laissent un goût amer. Il faut pourtant en revenir. Il y va de notre intérêt bien compris. Tout en se rappelant que ce dossier, ouvert il y a bien des générations, restera d'actualité pour nos enfants et petits-enfants. L'importance centrale, la prééminence même, de ce contrat collectif est telle qu'il faut se préoccuper autant des petites lignes que des gros titres, autant des lieutenants trop zélés que des vedettes omniprésentes et tonitruantes.

«Ce n'est pas vrai qu'on peut le résoudre une fois pour toutes, ce débat qui nous polarise, nous alimente et nous divise en même temps...»

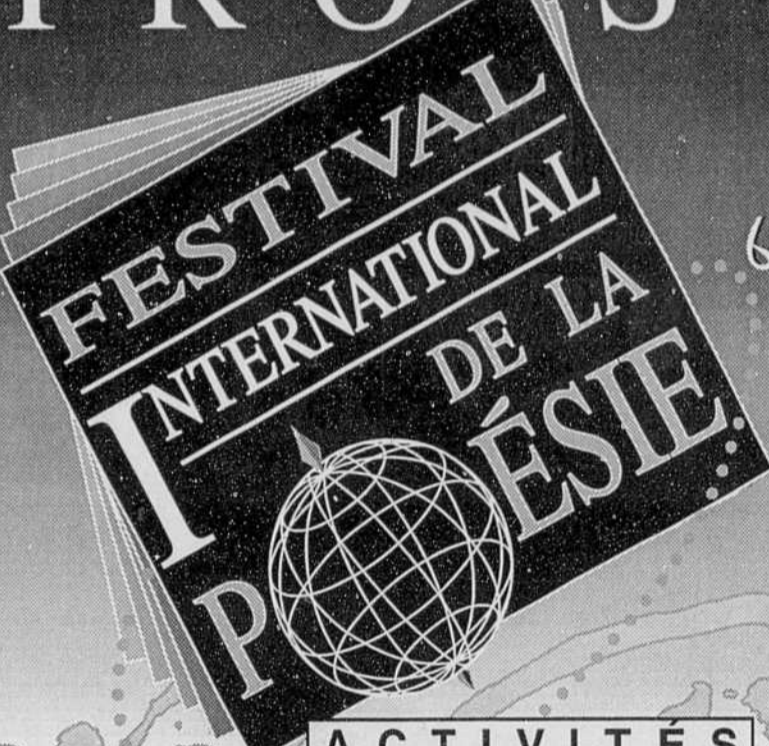
Qu'il s'agisse des multiples péripéties constitutionnelles proprement dites, de la langue et de ses maux, de l'affrontement des points de vue qui se poursuit sans cesse, c'est de compétences et de pouvoirs qu'il s'agit. Un terrible jeu de souque à la corde. Que l'on soit fédéraliste, souverainiste, confédéraliste, ce *vade-mecum* soulève des questions pertinentes et utiles. A chacun de mijoter ses réponses et, muni des bonnes clefs, de se tirer de l'impasse, du cynisme et du désabusement.

Être informé, c'est être libre, se plait à répéter René Lévesque. Grâce à ces clefs précieuses, le confrère François Huot nous aide à devenir un peu plus libres. Et les caricatures de Michel Marseille nous incitent, écartant toute morosité ambiante, à nous informer avec bonhomie, teintée de douce ironie. Ces dispositions sont aussi précieuses et rares que les vrais experts, tirailleurs que nous sommes par les partisans inconditionnels et les prosélytes qui, de part et d'autre, sollicitent notre allégeance aveugle.

(Ce texte a été rédigé en guise de préface au livre que le confrère François Huot lance ces jours-ci au Plateau Mont-Royal, puis au Salon du livre de Québec.)

TROIS-RIVIÈRES

du 01 au 08 oct. 95



66 lieux d'activités
25 coins du monde
4 continents
200 poètes

ACTIVITÉS tous les jours

- 76. 12h00: Dîner-poésie. Café Mozart, 324, rue Bonaventure. Réserv. Tél.: (819) 371-1807.
- 77. 12h00: Dîner-poésie. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame. Réserv. Tél.: (819) 693-1151.
- 81. 17h00: Apéro-poésie. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure. Tél.: (819) 378-9925.

- 82. 19h00: Souper-poésie. Restaurant L'Ambiance, 1260, rue Notre-Dame. Réserv.: (819) 376-1270.
- 115. 19h00: Souper-poésie. Bistro St-Germain, 401, St-Roch. Réserv.: (819) 372-0607.
- 86. 23h00: Poèmes de nuit. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure. (819) 378-9925.

Suggestions parmi les 200 activités

- Dimanche le 01 octobre**
- 60. 11h00: Brunch-poésie. La Société des Écrivains de la Mauricie reçoit André Brochu. Salon Lavolette, l'Hôtel Delta. Réserv.: Tél.: (819) 371-7789; Prix: 15,00\$ TTC.
 - 68. 13h00-16h00: Poèmes en direct. Création d'une banderole géante de poèmes. Place de l'Hôtel de Ville. ACTIVITÉ FAMILIALE.
- Mardi le 03 octobre**
- 92. 17h00: OUVERTURE OFFICIELLE DU FESTIVAL. Remise du Grand Prix du Festival International de la Poésie et du Prix Piché de Poésie-Le Sortilège. Lancements des Écrits des Forges, des revues Estuaire, Arcade, Gaz Moutarde, Lèvres urbaines et des livres des poètes invités. Présentation officielle des poètes. Vernissages des expositions de J. L. Herman et C. Girard. TOUS LES POÈTES SONT PRÉSENTS. Centre culturel, 1425, Place de l'Hôtel de Ville.
- Mercredi le 04 octobre**
- 123. 21h00: Jazz-poésie. La Société des Écrivains de la Mauricie. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame. Tél.: (819) 693-1151.
- Jeudi le 05 octobre**
- 134. 18h00: Bière et poésie. Dégustation de La Grand Nord (Molson/O'Keefe) et de bières importées (S.A.Q.). Restaurant Le Portofino, 1300, Parc Portuaire. Tél.: (819) 373-1887. Laissez-passer requis.

- 138. 20h00: Multimédia-poésie. Confluence. Direction: Yves Cadorette. Centre culturel, 1225, Place de l'Hôtel de Ville. Réserv.: (819) 390-9797. Prix: 6,00\$ TTC.
- Vendredi le 06 octobre**
- 156. 20h30: Spectacle poésie-musique. Incidences. Éditions Le Noroît, avec D-Desautels, H-Dorion, G-Amyot, M-Beaulieu (lu par P-Nepveu), St-D. Garneau (lu par P.-A. Bourque), M-Uguay (lu par J. Felix). Musique: V. Corradi. Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel de Ville.
- Samedi le 07 octobre**
- 180. 20h00: GRANDE SOIRÉE DE LA POÉSIE. Centre Culturel, 1425, Place de l'Hôtel de Ville. Réserv. Specta, entre 11h00 et 18h00: (819) 380-9797. Avec 30 poètes sur scène. Prix: 6,00\$ TTC.
- Dimanche le 08 octobre**
- 184. 11h00: Brunch-poésie. Avec T. Renaud, F. Leduc: l'époque du Refus Global et lancement de la revue Le Sabord. Restaurant L'Ambiance, 1260, rue Notre-Dame. Réserv. (819) 375-6223. Prix: 12,00\$ TTC.
 - 193. 21h00: Jazz-poésie. Dernier tour du monde en poésie. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame. Tél.: (819) 693-1151.

Quelques poètes invités

SERONT PRÉSENTS	D	L	M	M	J	V	S	D
Amyot Geneviève (Québec)								6
Baude Jeannine (France)	1	2	3	4	5	6	7	8
Beausoleil Claude (Québec)	1	2	3	4	5	6	7	8
Bekri Tahar (Tunisie)		2	3	4	5	6		
Bertrand Claudine (Québec)				4				
Blais Jean-Éthier (Québec)						5	6	7
Blouin Louise (Québec)	1	2	3	4	5	6	7	8
Borchers Elisabeth (Allemagne)	1	2	3	4	5	6	7	8
Brochu André (Québec)	1	3	5	6	7	8		
Grand Prix du Festival International de la Poésie-1995								
Brossard Nicole (Québec)					4	5	6	7
Brouillette Marc-André (Québec)							7	8
Prix Desjardins de Poésie-1995								
Chiasson Herménégilde (Acadie)					4	5	6	7
Cholletta Mario (Québec)		2						
Cù Huy Càn (Viet Nam)	1	2	3	4	5	6	7	8
Daoust Jean-Paul (Québec)					4	5	6	7
David Carole (Québec)						6		
Deland Monique (Québec)							7	8
Prix Émile-Nelligan								
Desautels Denise (Québec)						6		
Devault Gilles (Québec)						5	6	7
Dorion Hélène (Québec)						6		
Doyon Paule (Québec)						6		
Dumont Fernand (Québec)							7	
Prix Québec-Paris								
Duval Jean (Québec)							6	
Esquinca Jorge (Mexique)	1	2	3	4	5	6	7	8
Farkas Endre (Québec)						5		
Fernandez Gerardo (Cuba)	1	2	3	4	5	6	7	8
Fortin Robert (Ontario)	1	2	3	4				
Friglieri Olivier (Malte)	1	2	3	4	5	6	7	8
Gaucher Dominique (Québec)			3	4		7		
Prix Piché de Poésie-Le Sortilège-1995								
Gaudet Gérard (Québec)	1				4			
Genovese Alicia (Argentine)	1	2	3	4	5	6	7	8
Girard Cynthia (Québec)		2	3					
Guilmond Daniel (Colombie-Britannique)	1	2	3	4				
Hincé David (Québec)		2						
Huot Jean-Sébastien (Québec)		2						
Joris Pierre (États-Unis)	1	2	3	4	5	6		
Judeu Nuno (Portugal)					5	6	7	
Juteau Monique (Québec)					4			
Kamanda Kama (Zaire)	1	2	3	4	5	6	7	8
Koltz Anise (Luxembourg)	1	2	3	4	5	6	7	8
Latif-Ghattas Mona (Égypte/Québec)						6		
Leblanc Raymond G. (Acadie)						5	6	7
Letelier-Ruz Elias (Québec)						5		
Marmol Juan Ramon (San Salvador/Québec)		3	4	5	6	7	8	
Monette Hélène (Québec)						6		
Monge Jorge (Costa-Rica)	1	2	3	4	5	6	7	8
Mongrain Serge (Québec)						4		
Moorhead Andrea (États-Unis)	1	2	3					
Nepveu Pierre (Québec)						6		
Oster Pierre (France)							7	
Pellieu Claude (États-Unis)	1	2	3	4	5	6		
Piché Alphonse (Québec)	1		4					
Poupart J-F (Québec)							8	
Pozier Bernard (Québec)	1	2	3	4	5	6	7	8
Renaud Thérèse (Québec)	1	2	3	4	5	6	7	8
Roberge Eric (Québec)						2	3	4
Rochat Alain (Suisse)	1	2	3	4	5	6	7	8
Romus André (Belgique)	1	2	3	4	5	6	7	8
Roy Bruno (Québec)							7	
Royer Jean (Québec)	1	2	3	4				
Savoie Paul (Manitoba)						5	6	7
Spaziani Maria Luisa (Italie)						2	3	4
Stephens Ian (Québec)							5	
Tessa Francis (Belgique)	1	2	3	4	5	6	7	8
Thibodeau Serge-Patrice (Acadie)						5	6	7
Trea Robert (Québec)						5		
Tremblay Clarisse (Québec)						5		
Venaille Franck (France)	1	2	3	4	5	6	7	8
Villemaire Yolande (Québec)	1	2	3	4	5	6	7	8
Williamson Patrick (Angleterre)	1	2	3	4	5	6	7	8
Yirong Cheng (Chine)	1	3	4	5	7	8		

Hébergement à prix modiques
Tél.: 1 (819) 379-6208

ACTEL INFORMATION

Autoroute du FESTIVAL INTERNATIONAL
1-819-378-1212

Logos of sponsors and partners:

- 25 ans de francophonie
- CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC
- Conseil des arts du Canada
- LE DEVOIR
- SRC Radio-Télévision Réseau AM / FM
- AVIS
- CHLN55AM
- CHEY 94.7 FM ROCK-DÉTENTE
- Sortilège
- loto-québec
- trois-rivières
- Black
- Développement des ressources humaines Canada Région du Québec
- CD 04
- AMÉRICAINS
- COGECO Télévision
- Société des alcools du Québec

LIVRES

LE FEUILLETON

Le catéchisme du clown



ROBERT LÉVESQUE

Voilà des aventures contraires, et pourtant semblables, un homme qui écrit s'étant glissé dans la voix d'une jeune fille (Bobin), une femme qui écrit se glissant dans le drame d'un homme (Ferranti), lui écrivant dans la lumière de la page blanche, elle dans l'ombre des passions noires, un homme, une fille, une femme, un homme, une fugueuse heureuse (Bobin), un fugitif malheureux (Ferranti), l'écriture, la lumière, l'ombre, le plaisir, la vengeance, l'amour, la mort, ce paquet de survie d'où sort la littérature, qui rend semblable le contraire, et d'où sortent chez Bobin et Ferranti des écritures intenses et brèves, débarrassées, affranchies, nettes.

Le solitaire du Creusot, Christian Bobin, et la débutante corse, Marie Ferranti, font chez Gallimard des petits bonheurs de rentrée: ils signent de courts romans parfaits, poli chez l'un, serré chez l'autre, on dirait des romans confits ayant trempés dans des solutions d'encre; on imagine des heures et des heures d'écriture, des mois, des saisons, des accablants, des confiances, des courages, des pintes de café, des chats jaloux, pour arriver avec les mots à faire si léger, si intense.

On ne sera pas surpris de cette économie brillante chez Christian Bobin, l'auteur de *Très-Bas* et d'*Une petite robe de fête*, car c'est un frère convers de la plume qui se consacre aux travaux d'écrire, patiemment, au point d'être devenu dans le paysage littéraire français le saint moine, un François d'Assise qui laisse venir à lui les mots les plus simples des dictionnaires, camion, bazar, clown, fugue, loup, parole, comédie, chaise, tristesse, amant, misère, soleil, musique, cirque, érable, hôtel, plume, papier, phrase...

Je ne suis pas fana de Bobin, comme il y en a, ces écritures qui poussent sur le raffinement du bon sentiment (le côté Giraudoux), cette littérature de la petite sentinelle qui tombe en douceur de parachute au bout des paragraphes, comme les vieilles pensées morales des siècles passés, rafraîchies et peignées, me laisse assez indifférent, il y a de l'odeur de missel chez Bobin qui me tient loin de son office.

Mais ce coup-ci j'avoue un faible pour cette série de fugues à folle allure — l'histoire de fuites depuis l'enfance écrite par une jeune fille de 24 ans arrêtée un temps dans un hôtel de province — où une enfant traverse la vie, où elle invoque et convoque «le gros», Jean-Sébastien Bach, avec ses cantates et toccates (et messes) pour accompagner en contrepoint sa dérive sans colères ni attaches, dans une gaieté verte... comme chez le Nelligan de *La Romance du vin*.

Voilà un Bobin peut-être moins «aérien» mais quant à moi plus enlevé. On s'attache tout de suite aux basques de cette petite fille née dans un cirque ambulant, qui s'est laissée apprivoiser à trois ans par un loup pas méchant pour deux sous, à qui un clown enseignait le catéchisme dans une roulotte, et dont la mère est folle, d'une folie qui lui vient d'Italie, qui sent la mort et le théâtre. Fugueuse de nature, elle part au coup de tête, s'affublant de prénoms au gré des rencontres, Belladonne, Astrée, Barbara, quand c'est Lucie, le sien, un prénom qui sort du mot lumière. Lucie des larmes, Lucie des variétés, Lucie des morts, Lucie des esprits, cette jeune fille de Christian Bo-

bin prend sur elle tous les sorts (et aucun tort) pour les jeter et les conjurer sur papier.

Car à 24 ans, seule, revenue d'un mariage de six ans, ses parents passés du cirque à la conciergerie d'un cimetière, devenue figurante de cinéma, elle écrit, la Lucie, des rames de papier: son premier amour pour le loup aux dents jaunes avec lequel elle dormait, ses 13 maisons, sa sciences des étoiles qui «ont cette gaieté qui ne vient qu'aux très vieilles dames», ses pensées tristes sans désespoir, et elle fugue encore car toute son entreprise est d'arriver à disparaître dans cette écriture même, quand dans sa chambre d'hôtel elle «enjambe une fenêtre de papier blanc» et file à la rencontre du cirque de son enfance.

La musique est partout dans l'écriture de Christian Bobin, celle du «gros» qu'écoute Lucie et celle que fait la phrase, la ponctuation, le ton, la retenue, la délicatesse et la passion, le récit filant en mouvements de sonate, lent, précipité, rapide, vif, apaisé, montant, vrillant, brillant. Christian Bobin est un orfèvre de la langue, ou un «jardinier» comme l'on disait de Giraudoux, et si l'on entre en confiance dans cette *Folle allure* on en ressortira avec un sentiment d'ivresse et d'ordre à la fois; c'est très roboratif.

Chez Marie Ferranti, où la fugue est celle d'un homme brisé par la mort d'une femme aimée, où la musique est heurtée, déchirante, douloureuse et forte, où le ton du roman en est un de fureur retenue, à vingt lieues de l'univers de Bobin, on se trouve en présence d'un écrivain neuf (c'est un premier roman, elle a 33 ans) qui a déjà une voix qui perce. C'est celle de la tragédie antique et charnelle qui dort sous les silences, qui s'éveille au fond des yeux, qui court sous les regards: une femme, par une haine inavouable née d'un désir frustré, veut la peau de cet homme (elle le fera tuer par les hommes du village) parce que, la sauvant un jour d'une mauvaise blessure, il ne l'a ensuite nullement désirée...

Il y a du grec dans cette histoire corse, tout le non-dit des jalousies, des vengeances, des tristesses, des abandons, que relaient habituellement un coryphée, est ici tapi entre les lignes. Les mots ne font que planter le décor où les corps évoluent dans le silence des passions. Marie Ferranti décrit la trajectoire de Francesco dans le dédale de ses errances fugitives. Sa femme morte en couches, sous son regard, il quitte le village pour s'installer dans les marais d'alentour. Pour lui tout est fini. C'est une bête qui se cache.

Dans le village, les enfants, les femmes, vont stigmatiser ce nouveau vagabond, eux par méchanceté naturelle, elles par une sorte de haine amoureuse. Il va devoir fuir. Mais ailleurs, dans le pays, il va traîner un sort de paria, comme si son propre malheur levait d'autres malheurs sur son passage. Des femmes de ce pays n'acceptent pas qu'un homme soit fidèle à une morte...

Alors la mise à mort de Francesco est décidée à son retour à San Stefano, elle aura l'application d'une cérémonie secrète et l'intensité d'un crime passionnel. La commanditaire du meurtre — celle-là que Francesco avait sauvée d'un accident, qui en a été troublée, qui l'a reçu chez elle, prête à l'aimer... — ferme ses volets quand passe le cortège funèbre.

Ce premier roman de Marie Ferranti a la froideur sèche (et la force brute) d'un volet qui claque dans un village désert. On y trouvera un regard de femme posé avec gravité sur la furie d'une femme. Rare.

Le Tribunal de grande instance de Paris a rejeté le 14 septembre la demande de saisie du roman de Pierre Mertens, *Une paix royale*, dont je vous causais au feuilleton de samedi dernier. La princesse de Réthy, veuve de Léopold III, qui s'en prenait à l'écrivain pour évocation injurieuse de la famille royale belge, a donc été déboutée. Et la littérature va!



LA FOLLE ALLURE
Christian Bobin
Gallimard, 139 pages



LES FEMMES DE SAN STEFANO
Marie Ferranti
Gallimard, 111 pages

Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR

Voir détails en page

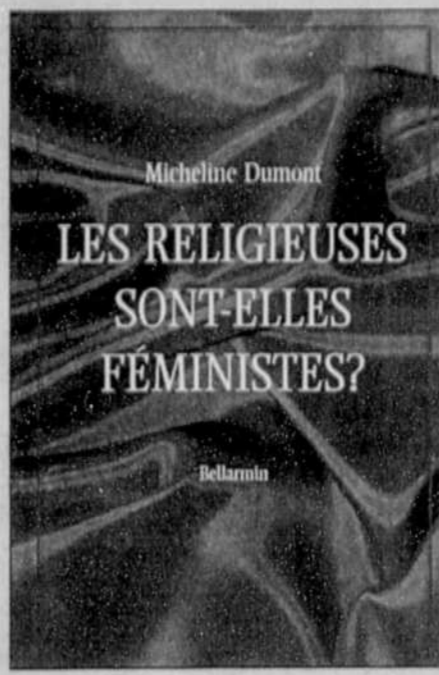
D-6

LUC LANG

FURIES

roman

GALLIMARD



LES RELIGIEUSES SONT-ELLES FÉMINISTES ?

MICHELINE DUMONT
Féminisme et vie religieuse sont à un tournant majeur de leur évolution. Pionnière de l'histoire des femmes au Québec, Micheline Dumont nous convie à jeter un regard différent sur les religieuses au Québec.
216 pages - 24,95 \$



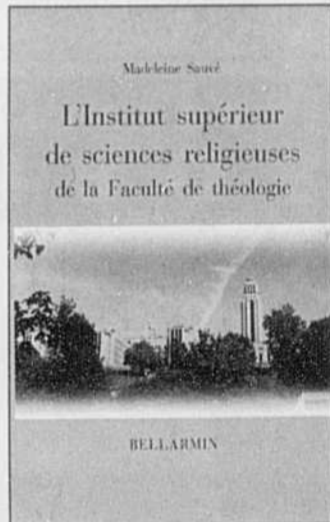
MICHEL DION
LIBÉRATION FÉMINISTE ET SALUT CHRÉTIEN: MARY DALY ET PAUL TILlich
MICHEL DION
La pensée du grand philosophe Paul Tillich confrontée à celle de la théologienne Mary Daly: peut-on réconcilier féminisme et christianisme?
232 pages - 24,95 \$



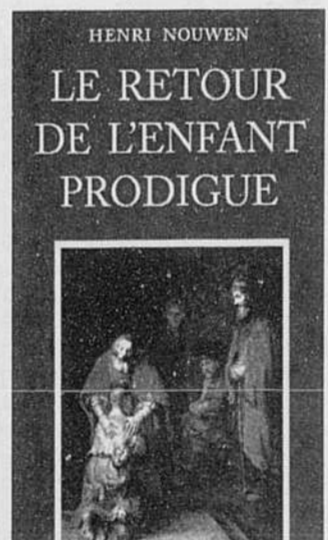
JEANNE MANCE
FRANÇOISE DEROOY-PINEAU
La vie mouvementée de la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Une biographie romancée toute imprégnée de vérité historique.
176 pages - 19,95 \$



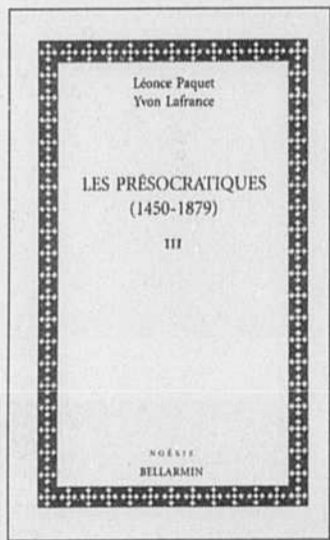
ELIZABETH RAPLEY
LES DÉVOTES
Les femmes et l'Église en France au XVIIe siècle
ÉLIZABETH RAPLEY
Par leur action sociale et surtout par l'éducation de jeunes filles, les dévotes du XVIIe siècle ont amorcé un changement profond dans le destin des femmes. Une historienne raconte comment.
368 pages - 34,95 \$



MADELEINE SAUVÉ
L'INSTITUT SUPÉRIEUR DE SCIENCES RELIGIEUSES DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE
MADELEINE SAUVÉ
Au seuil des années soixante, les études théologiques n'étant plus réservées aux seuls religieux, l'Université de Montréal fonde l'Institut supérieur de sciences religieuses. Madeleine Sauvé retrace avec recherche et rigueur l'itinéraire de cette institution.
232 pages - 20,95 \$



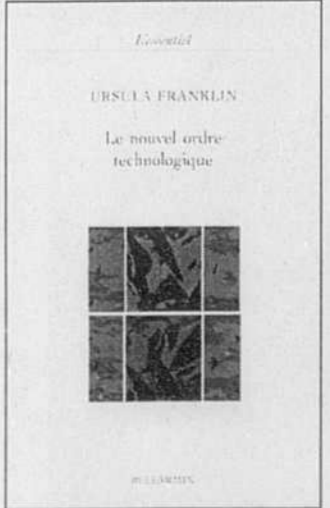
HENRI NOUWEN
LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE
HENRI NOUWEN
Auteur de renommée internationale, Henri Nouwen a réussi un maître livre de spiritualité. À la lumière d'une oeuvre de Rembrandt, il nous fait découvrir l'intransigence et le pardon, la bonne conscience et la compassion.
coédition Presses bibliques universitaires
180 pages - 22,95 \$



LÉONCE PAQUET ET YVON LAFRANCE
LES PRÉSOCRATIQUES (1450-1879)
Tome III
LÉONCE PAQUET ET YVON LAFRANCE
Bibliographie analytique des études présocratiques, ce troisième tome vient compléter les deux premiers en couvrant les années au cours desquelles sont apparus les premiers travaux modernes philologiques, historiques et philosophiques.
Collection «Notésis»
432 pages - 39,95 \$



BENOÎT BÉGIN
ÉTHIQUE CHRÉTIENNE DU DIVORCE
Une analyse sociale critique
BENOÎT BÉGIN
Même s'il est vécu comme un drame personnel, le divorce est d'abord le résultat d'un changement de société et de civilisation. Benoît Bégin fait ressortir comment les valeurs de la société technologique affectent, jusque dans la plus grande intimité, les femmes et les hommes d'aujourd'hui.
216 pages - 22,95 \$



URSULA FRANKLIN
LE NOUVEL ORDRE TECHNOLOGIQUE
URSULA FRANKLIN
L'ère de la technologie diffuse une culture de la soumission et de la non-communication. Une scientifique renommée invite à comprendre et à protester. Elle démasque le nouvel ordre technologique et prône rien de moins qu'un nouveau contrat social.
Collection «Voir et savoir»
coédition Musée de la civilisation
166 pages - 19,95 \$

Bellarmin

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les enfants qui s'aiment

UNLESS

Hélène Monette

Éditions du Boréal, 1995, 188 pages



JACQUES ALLARD

Voici trois sœurs qui ne sont guère parentes avec celles de Tchekhov, même si Milou (toujours en thérapie), Red la rockeuse («post-no-future») et Unless la mélancolique coursière à vélo ont une obscure arrière-grand-mère russe (Nadedja Ivanovna). Et la détresse de l'époque? La fin de certaine Russie du XIX^e at-elle quelque chose à voir avec celle du Québec incertain? A voir. Et l'amour déçu des tchékoviennes? Non, pas du tout: il ne sera pas ici résigné mais patient et finalement gagnant. Eh! oui, ce tableau, souvent grinçant, toujours prenant, des cassés de la trentaine finit sur une annonce exclamative: «Il y aura bien une histoire à la fin!»

Rassurez-vous, il y en a une auparavant et elle roule allègrement, dès le début, dans le cinéma que se fait Unless, coursière de la vie urbaine. Sur son quartier, par exemple: «Un soleil rouge finit par aboutir ici, entre chiens et tuteurs, entre rats et voleurs, le bel arrangement (...). Les radios d'autos, les starts de chars, les vieux qui parlent, les gueux qui crachent, les enfants qui rient et, parmi eux, ceux qui ne rient plus et descendent les rues par en dedans.» Puis l'histoire crêpe quand Red, la cadette (quinze ans), engueule son «skinhead de cafétéria» qui lui doit un gramme de dope: «Tes condoms troués, tu peux te les épingleur au

siècle. Les trous noirs de ta conversation, garde ça pour la récup, toc plastique.» Et l'histoire murmure, proche de la prière, lorsque Milou (l'aînée) parle à sa mère disparue: «Qui étais-tu, Adélaïde, pour être à ce point ensorcelante (...) Mon enfance fatiguée ne me sert plus de lanterne. Plusieurs souvenirs gisent éteints, mais pas le tien, ô reine (...).»

Il y aura donc ces voix contrastées, données en torsade (où d'autres encore surgissent) et leurs brumeuses histoires d'amour, avant et après le presque «happy end». Sera-ce aussi le retour de l'Histoire? Et du nom? De la continuité? Pas sûr. En tout cas, pour l'instant, les noms se déforment ou disparaissent. De fait, ces enfants des années soixante n'ont que des prénoms, qui sont des surnoms, comme pour surdéterminer une situation à renverser par l'humour ou l'ironie dans la dénomination. Voilà un autre élément décisif de la stratégie discursive à l'œuvre dès le titre.

«Unless» va bien à la fille de la conjonction et de la préposition.

C'est elle qui lie ce chœur égaré de paroles sororales. Comme dans la grammaire familiale où les sujets principaux font défauts (Adélaïde, la mère folle, disparue; Walter, le père dépassé, effacé), elle cimente le groupe. Mais elle ne réussira pas à empêcher le suicide du jeune frère, Chut, vivant d'une interjection fatale. Elle peut donc parfaitement s'appeler «à moins que», «sauf» ou «excepté». Et en anglais, parce que souvent, ici (à Montréal), l'on se sent mieux exister quand on devient l'autre. Unless concentre ainsi en elle la mise en réserve et l'exception (l'exclusion) que tous vivent dans ce récit comme le mal familial des origines. Et Milou court et tombe souvent dans le piège comme l'ami de Tintin pendant que Red brandit le rouge de sa colère contre le père et le monde entier. L'ami Sherpa (cher «pa?») revient de Yellowspoon (Yellowknife), Montréal redevient le Monryal des demi-

ruraux venus de Notre-Dame (sic) ... etc.

Dans ce deuxième roman plus réaliste (documenté), beaucoup plus délié que le premier (*Le Goudron et les Plumes, XYZ 1993*), Hélène Monette y va donc hardiment, montrant beaucoup de misères intérieures, faisant elle aussi du rejet (ou du déchet) une ressource. Du solo une chorale. Elle le fait un peu à la Jacques Renaud avec son *Cassé* (Parti pris, 1964). Mais en plus sophistiqué, à tous les plans, avec une autre sorte de poésie coupée, brisée, retournée. Et ici la violence se retourne contre soi. On pourra solliciter aussi Réjean Ducharme et son fameux *Hiver de force* (1973), mais pour découvrir que la télé ou la Flore de Marie-Victorin apparaîtraient folkloriques aux poqués du temps présent.

Cette génération lancée en l'air comme la boule du jeu a paru d'abord bien calée dans le doux sable des baby-boomers. Génération poquée, au sens aussi français du terme. Mais tout en pensant à l'analyse nuancée de François Ricard dans *La Génération lyrique* (Boréal 1992), quand il traite de notre maigre postérité, j'ai songé aussi au nouveau pacte affectif souhaité par Jacques Grand'Maison dans *La Révolution affective et l'homme d'ici* (Leméac 1982): il se construit peut-être lentement, sur l'amitié des zappés, justement celle des femmes, sœurs bientôt mères. Le roman de la nouvelle famille s'écrit plus souvent qu'on ne pense. En voilà un assez dérangeant, remarquable.



L'homosexualité tranquille

LA NUIT DES PRINCES CHARMANTS
Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud, 221 pages

ROBERT LÉVESQUE
LE DEVOIR

Les flonflons du lancement s'étant tus, l'excitation médiatique passée, les «plogues» faites, y comprise celle assez énorme de Simon Durivage qui, à Montréal ce soir le 15 septembre, disait «un grand Tremblay, qui fait l'unanimité de la critique» quand aucune critique n'était encore parue, voyons un peu de quoi il en retourne du nouveau Tremblay, le 43^e titre publié par ce boulimique écrivain populaire.

Dans une veine qui veut se détacher de celle de ses récits d'apprentissage (du cinéma, du théâtre, de la lecture), mais en y demeurant comme sur une patte, comme s'il allongeait à 200 pages un de ses morceaux de souvenirs intimes, le Tremblay de *La nuit des princes charmants* est une tentative de roman, et à la fois c'est une autre des pierres blanches de ce gros Poucet qui jalonneront le parcours biographique littéraire d'un exceptionnel dramaturge.

Mais Michel Tremblay n'a pas encore mis à sa main la plume sûre du romancier. Sauf dans ses récits (*Les Vues animées, Douze coups de théâtre* et *Un ange cornu avec des ailes de tôle*), où la grâce d'un conteur coquin a pleinement joué, les œuvres romanesques de Tremblay, des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* à celles entourant le personnage alter ego de Jean-Marc (*Le cœur découvert, Le cœur éclaté*, et au théâtre *Les Anciennes Odeurs* et *La Maison suspendue*), offre un intérêt pour la connaissance de l'univers de l'auteur beaucoup plus que pour leur propre valeur littéraire, assez faible.

«La jeune fille s'engagea dans le brouillard...», c'est ainsi que commence le dernier paragraphe du roman. A n'en pas douter, il s'agit du brouillard que constitue tout destin humain. Le grand art de James consiste à nous faire deviner ce qui se passe à travers ces nuages finement ciselés.

saga homosexuelle qui se veut exemplaire (et courageuse...), mais qui n'est que catéchisante et terriblement conventionnelle.

La nuit des princes charmants est un objet isolé dans le grand lot Tremblay. Faux roman ou vrai conte, confession ou fabulation, on ne sait trop et peu importe, car ce qui dérange, ce qui en rend la lecture agaçante et jamais drôle, c'est que cette fois-ci le charme ne joue plus. La raison en est peut-être que Michel Tremblay, cet extraordinaire inventeur de personnages féminins ou efféminés au théâtre, sait peu ou mal parler de lui-même sans le support de l'invention théâtrale. Sous le masque du «roman», Tremblay avance en évoquant des fureurs sexuelles d'adolescence, une obsession homosexuelle, des passions de chair et une soif des grands airs d'opéra (associés à des orgasmes), mais ce qui faisait briller de pertinence et de drôlerie — donc de complexité — ses petits récits de souvenirs est ici tout à fait absent. Le narrateur reste prisonnier de son anecdote, rien ne s'élève, tout stagne dans ce qui demeure une banale dérive urbaine d'une petite frappe sans envergure qui s'ennuie de sa maman...

En l'état, voilà un roman qui, s'il était écrit par un hétérosexuel qui raconte sa recherche adolescente de filles à baiser, serait le fait d'un scribe lubrique cachant mal un obsédé sexuel. Devant Tremblay l'habile homme, ou tout lui est pardonné d'avance, qui règne au Québec comme un trésor national vivant au Japon, personne n'osera soulever la moindre critique devant ce qui est devenu (passé le courage) sa complaisance homosexuelle (qu'on le lise ou non), mais il demeure, devant ce nouveau titre, que je ressens (pour la première fois) un certain malaise à cet égard. Il y a quelque chose de pas réglé, de problématique, de mal analysé, dans cette histoire romanesque de «dépuçelage», cette nuit des longs zizis où les victimes seront les lecteurs. Car on les attise tout du long avec une approche de jeune bête sexuelle (tres naïse, il faut dire) pour les laisser pantois devant des pages finales — la scène de lit — qui sont de la plus prude plume qui soit, un tantinet idiot.

Tremblay n'a pas su dépasser l'anecdote, cette quête reste au sol, on ne sent pas la moindre possibilité de Graal, un sens plus large à ce voyage au bout de la nuit, et les péripéties de la virée nocturne de 1960, de l'est à l'ouest et retour, où le narrateur est hésitant et poussif (même s'il est prétendument en chasse), demeurent simplistes, à la limite insignifiantes. On frise l'Harlequinade gay...

Une substance Tremblay

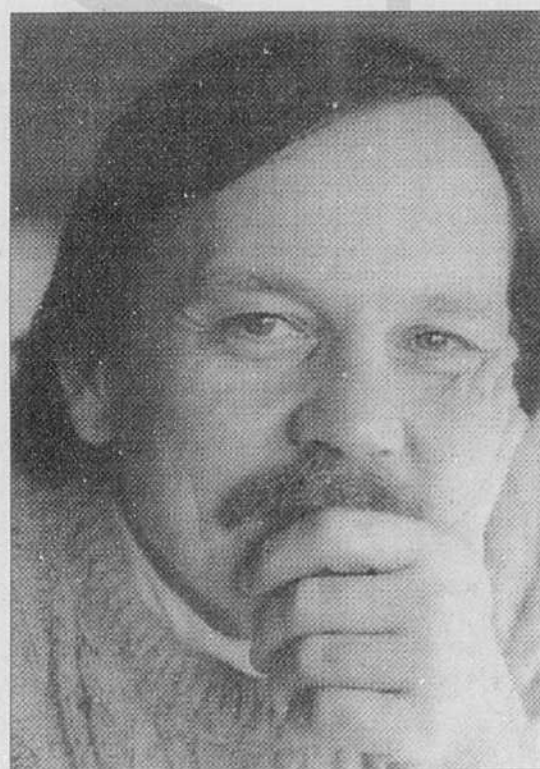
Bien sûr on trouvera une substance Tremblay dans cet énième ouvrage qui, pour être un livre de trop, contient tout de même plein de stock Tremblay: d'autres pages sur sa mère où il magnifie son art de la réplique débonnairement colérique, des descriptions de son Montréal de 1960, mais aussi des préjugés qui sentent fort (sur les intellectuels, les Anglais, les hétérosexuels), et une façon franchement «moumoune» (c'est son style, il fait l'homme) qui fait de lui un écrivain épanoui dans son orientation sexuelle, soit, mais maintenant par trop sûr de lui, qui ne prend plus ni risques ni doutes, qui pond régulier et peinar, car cette homosexualité tranquille est de type sécurisant.

Michel Tremblay, qui a fait son entrée il y a 27 ans avec un brûlot, est aujourd'hui un écrivain rassurant, comme une bonne grosse maman dont le Québec serait passé sous sa jupe.

CHRISTIAN BOBIN

LA FOLLE ALLURE

roman



GALLIMARD

LA NUIT
DES PRINCES
CHARMANTS
de
MICHEL
TREMBLAY

«Voilà donc réunis encore une fois les ingrédients du succès.»

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

«Tremblay possède une sacrée maîtrise de l'écriture, qui a peu d'équivalents ici.»

Mario Roy, *La Presse*

En vente chez votre libraire
23,95 \$

LEMÉAC
la littérature d'aujourd'hui

LES PETITS BONHEURS

Enfermements

DANS LA CAGE

Roman de Henry James
Traduit de l'anglais par Fabrice Hugot. Collection «Points», 197 pages

GILLES ARCHAMBAULT

L'image que l'on veut bien garder d'Henry James est celle d'un écrivain raffiné plus à l'aise dans la peinture de la bourgeoisie américaine et de l'aristocratie londonienne que dans celle des petits employés d'où qu'ils soient.

Peut-être est-ce pour corriger cette impression qu'il rédigea en 1898 *Dans la cage*, récit centré sur la vie d'une postière. Cette jeune fille, à qui il ne donne pas de nom, écoute ses journées dans un habitacle protégé. A longueur de journée, défilent devant elles des clients à qui elle vend des timbres et qui lui confient des télégrammes.

Si on lisait ce long récit du seul point de vue de la vraisemblance, on le comprendrait mal. L'intrigue et la mise en situation n'ont que les apparences du réalisme. James imagine un état de vie qu'il ne peut que deviner. Que sait-il du déroulement quotidien d'une employée des postes? Bien peu de choses.

Cette ignorance lui permet de donner à son personnage une épaisseur, une présence que ne lui aurait probablement pas procurée une connaissance plus approfondie de la réalité sociologique. James n'est pas Zola.

Fabrice Hugot, dans sa présentation, rappelle que l'auteur de *Washington Square* s'était retiré à l'époque de la rédaction de son roman à Rye, petit village qui domine la mer. On peut tout naturellement faire un rapproche-

ment entre l'écrivain vieillissant, fuyant les tumultes de la capitale pour voir «les choses s'expliquer et s'éclaircir l'une l'autre grâce à cet heureux détachement qui transforme la mélancolie, la souffrance, la passion et l'effort en expérience et en savoir»; un rapprochement entre l'écrivain qui sait et le personnage qui saura.

Protégée, et en même temps livrée en pâture à ses clients, la postière est comme le romancier qui va à la chasse d'aventures à raconter. Rien d'intéressant ne se déroule dans la vie de la jeune femme. Elle est vaguement promise à Mudge, personnage médiocre et sans intérêt. Bien autrement séduisant lui paraît être le capitaine Everard. Elle ne supporte pas le commerce avec les petits employés dont pourtant elle fait partie.

Le capitaine Everard participe d'un autre monde. Il est coureur, a des aventures dans un monde qu'elle ne peut que deviner. Elle finira par avoir une longue conversation avec lui, loin de son milieu de travail. C'est lui qu'elle aimerait aimer. Elle lui offre son aide dans une affaire de télégrammes, indiscrete, attachante. Elle ne s'approche du bonheur impossible que pour se résigner à la fin à devenir Mrs. Mudge. Impossible de douter qu'elle reste une petite employée rangée à vie. Le capitaine Everard, lui, fera un mariage avantageux, aura probablement d'autres aventures.

«La jeune fille s'engagea dans le brouillard...», c'est ainsi que commence le dernier paragraphe du roman. A n'en pas douter, il s'agit du brouillard que constitue tout destin humain. Le grand art de James consiste à nous faire deviner ce qui se passe à travers ces nuages finement ciselés.

LA MUSIQUE À VOTRE PORTEE

36,95\$ TTC



ÉDITIONS HURTUBISE HMH
7360, boulevard Newman
LaSalle (Québec) H8N 1X2
Tél: (514) 364-0323
Télécopieur: (514) 364-7435



DISPONIBLE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Entre Sade et Don Juan



ROBERT SALETTI

LA MÉMOIRE DU DESIR

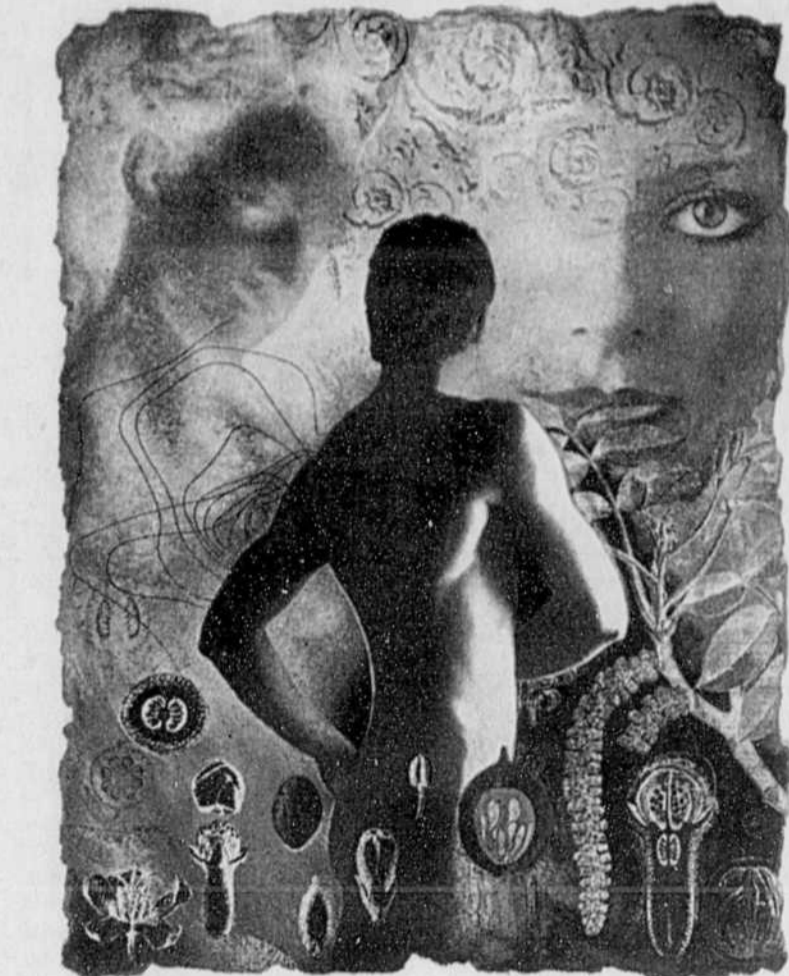
(DU TRAUMATISME AU FANTASME)

Michel Dorais, VLB, «Des hommes en changement», 1995, 175 pages

L'homme est une création du désir, a dit Bachelard dans la Psychanalyse du feu. A sa manière, Michel Dorais soutient sensiblement la même chose dans son dernier essai, La Mémoire du désir.

Le désir! Le mot est presque aussi célébré que la chose de nos jours, et le projet paraît ambitieux ou prétentieux s'il n'était aussi bien circonscrit.

Après avoir tracé une cartographie du désir (l'amalgame des traumatismes affectifs et des apprentissages sexuels qui génère le désir érotique), Michel Dorais consacre la deuxième partie de son essai à montrer comment s'élaborent les fantasmes et scénarios sexuels suscités par cette mémoire et, surtout, quelles sont leurs significations.



début sont l'occasion d'apprentissages décisifs, et que ces apprentissages encodés dans notre cerveau déterminent en bonne partie les perceptions et sensations à venir.

Après avoir tracé une cartographie du désir (l'amalgame des traumatismes affectifs et des apprentissages sexuels qui génère le désir érotique), Michel Dorais consacre la deuxième partie de son essai à montrer comment s'élaborent les fantasmes et scénarios sexuels suscités par cette mémoire et, surtout, quelles sont leurs significations.

reuse en un «choc des traumatismes», une expression qui renvoie partiellement à l'idée du «choc amoureux» popularisé par le sociologue Francesco Alberoni.

Dans un troisième temps, M. Dorais explore finalement les aléas provoqués par ces rencontres choes pour montrer, cas cliniques à l'appui, que de Don Juan à Sade, l'enfer c'est toujours un peu (notre désir de) l'autre; que ceux qui souffrent le plus sont ceux qui répètent inconsciemment leurs souffrances passées ou enfouies; et que cette compulsion de répétition explique que nous ne pouvons nous empêcher de tomber amoureux d'un être qui en apparence ne nous convient, ne nous plaît pas ou, comme on dit, n'est pas notre genre, un phénomène que Proust a éloquentement décrit dans Un amour de Swann.

La mémoire du désir n'est évidemment pas un guide thérapeutique. Mais le souci de l'auteur de poser des questions et d'illustrer son propos, sa facilité à expliquer les concepts et à passer du général au particulier (et vice-versa), donnent un agréable et instructif moment de lecture.

VITRINE DU LIVRE DE POCHE

TRAVERSÉE DE LA NEIGE

Kenji Miyazawa, traduit du japonais par Hélène Morita, Paris, Le Serpent à Plumes, coll. Motifs, 201 pages.

L'œuvre de Kenji Miyazawa est mal connue du public francophone. Pourtant, cet écrivain du début du XXe siècle a écrit abondamment, son œuvre comptant pas moins de seize volumes.

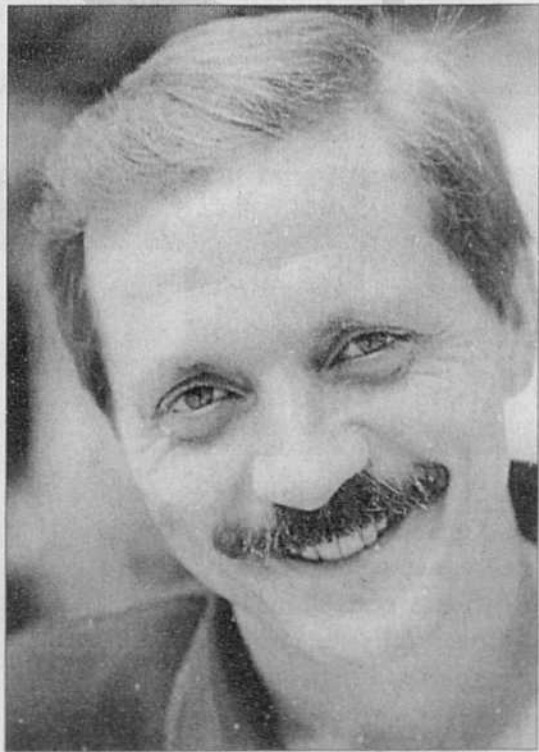
propre définition est «la période de la vie qui précède l'âge pourri». La mort était un sujet qui intéressait beaucoup Desproges. Constatant la mort de Dieu (qui, comme on sait, a créé l'univers), il avait même eu la présence d'esprit de poser la question suivante: «Oui, mais maintenant que Dieu est mort, à qui va aller cette immense fortune?» C'était

dans son livre intitulé Vivons heureux en attendant la mort. Cet ouvrage, ainsi qu'un recueil de chroniques initialement publiées dans Charlie-Hebdo en 1981, Les Étrangers sont nuls, est maintenant disponible en format de poche. Voilà une bonne occasion de ne pas rire idiot. Marcel Jean

JEAN-MARIE LA CLAVETINE

DEMAIN LA VEILLE

roman



GALLIMARD

LES SAISONS LITTÉRAIRES

Revue publiée quatre fois l'an par Guérin / littérature,

Équinoxe d'automne 1995

(222 pages) 8,95 \$

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les étoiles des Saisons littéraires

Automne 1995

Roger Poulin Cultiver un art de vivre

Né en Beauce en 1953, Roger Poulin vit à Québec depuis 1974. De formation universitaire hétéroclite (administration, science politique et droit), il a publié d'abord des recensions de livres dans des revues québécoises et canadiennes, puis des articles pour des journaux internes dans son milieu de travail, le gouvernement du Québec.

Il écrit en dilettante sur des sujets dont les interférences philosophiques, psychologiques et sociologiques s'entrechoquent en permanence. Il rédige en premier lieu pour lui-même, pour son plaisir. Il aime poser un regard sur les choses et la vie, le sien. Regard neuf, naïf, candide, idéaliste peut-être, mais quelle aventure vraie il ressent dans ce loisir qu'est pour lui l'écriture.

Guy Nadeau Cruciverbiste ou mots-croisiste?

Guy Nadeau a fait une première carrière dans le monde des sciences où la précision rédactionnelle est la règle intransigeante, puis une seconde en traduction où le sens des mots est l'essence même.

Alexina Jud Duo en trompe-l'œil Cœur d'adolescente

Près de seize ans à corriger-critiquer les autres, il était temps qu'un «second moi», plus créatif, voit le jour. Naissance d'Alexina Jud, vie parallèle où je permets à mon «double» d'exprimer toute la fantaisie dont le quotidien peut parfois être dépourvu. Jusqu'ici, Alexina a écrit deux romans, une dizaine de nouvelles, plusieurs poèmes, quelques chansons. Elle a trop de projets en tête encore pour s'arrêter en si bon chemin! Alors... je ne la brime pas!

Alexina Jud

Michèle Hardy Puis un jour, on a sept ans

Née à Montréal, Michèle Hardy est rédactrice à Radio-Canada depuis 1981.

En 1976, elle remportait un prix de l'UNESCO-Canada avec un conte, pour souligner l'Année internationale du livre pour enfants. Elle a publié des études généalogiques et des recherches en histoire. On lui doit des ouvrages de poésie parus à Ottawa, Paris et Montréal.

Danielle Buisson Son infinie tendresse!...

Titulaire d'une maîtrise en éducation, Danielle Buisson a œuvré pendant plus de vingt ans comme formatrice, consultante et gestionnaire à la fonction publique fédérale avant d'aborder l'écriture. En 1994 paraissait son premier texte, Le tailleur noir, poème en prose (L'Imagier, Aylmer). Elle termine présentement la rédaction d'un roman, L'ombre de l'enfance.

De retour au Québec après un séjour de plusieurs années à Paris, elle vit présentement à Montréal où elle partage son temps entre l'écriture et un travail de rédactrice et de réviseuse à la page.

Gilles Perron L'escalier

Je suis né en 1962 à Val D'Amours (N.-B.), ce qui fait de moi, j'imagine, un Amoureux. J'habite Québec depuis 1981; je ne sais pas si ça veut dire que je suis un immigré. J'ai fait une maîtrise en littérature sur Plume Latraverse: voilà un fait concret. J'enseigne la littérature depuis cinq ans, parfois à l'Université Laval, mais surtout au Collège de Limoilou. Je me prends souvent pour un critique littéraire dans la revue Québec français. Si pour être un vrai écrivain, il faut avoir son nom sur la couverture d'un livre, je n'en suis pas un; j'ai malgré tout publié quelques textes (l'Orée close, Possible). J'ai écrit de nombreuses pages et j'en écrirai sûrement beaucoup encore afin d'atténuer ce qui est le grand drame de ma vie: je chante faux.

Gilles Perron

Isabelle Gingras La Sainte Vierge

Je suis née à Boisbriand en 1974. Je suis étudiante et j'entre à l'université (automne 1995) en psychologie. Au secondaire, j'ai participé à la création d'un journal étudiant. Au cégep, je me suis intéressée à la littérature et j'ai participé à plusieurs concours de composition. Je participe aux lectures publiques ainsi qu'aux ateliers de création de la Société Littéraire de Laval sous la tutelle de la présidente et écrivaine, Mme Jacqueline Déry-Mochon.

Isabelle Gingras

Jean-Claude Bouchard Le Bernard-l'hermite

Jean-Claude Bouchard est né en 1955, à Notre-Dame-de-la-Doré, dans la région du Lac Saint-Jean. Il a exercé le métier de bassiste pour le groupe Pémouka et se consacra, par la suite, à l'écriture. Autodidacte, il est l'auteur de quelques nouvelles et d'une novella. Parmi ses auteurs préférés, citons Julien Green, Albert Camus, Blaise Cendrars, Marie-Claire Blais, Faulkner... Il projette d'écrire un roman en ne négligeant pas de cultiver l'art de la nouvelle.

Chantal Lapierre L'amour? Mon amour de mi-journée

Née à Saint-Hyacinthe en 1970, Chantal tombe vite amoureuse... des mots. Aussi, ses études, ses loisirs et son travail seront liés, de près ou de loin, aux lettres et aux langues: DEC en arts et lettres (Cégep de Saint-Hyacinthe), études en Espagne, travail à Vancouver, bac «coop» en rédaction française/communications (Université de Sherbrooke), contrats de traduction et de révision linguistique.

Guy Saucier Si tous les fleuves coulent vers la mer La mémoire

Né en Mauricie, Guy Saucier a travaillé quelques années dans le Nord québécois en exploration minière. Par la suite, il a été pendant deux ans directeur d'un centre récréatif et culturel avant de retourner œuvrer dans le domaine du génie-conseil.

Il a publié deux livres à compte d'auteur ainsi que quelques textes à l'intérieur du Sabord et des Saisons littéraires.

Il travaille présentement à la rédaction d'un recueil de nouvelles.

Marc Olivier Rainville Vie de saint Niègode

Marc Olivier Rainville est animateur culturel. Il est né à Hull, en 1954. Il a complété ses études à l'Université du Québec à Montréal en 1982. Journaliste et chroniqueur dans les médias communautaires (Liaison St-Louis, La Criée, Radio Centre-Ville), il a également signé de nombreux textes d'opinion dans la page éditoriale du Devoir (section lecteurs). En 1991, il s'attelle à la rédaction d'une première œuvre de fiction, Les cadeaux oubliés, une nouvelle qui traite de l'itinérance et de l'amour au temps du sida. Il remporte le 1er prix du Concours Stop Belle-Gueule, sous le nom de plume de Marc Mamiias. Depuis, il récidive au rythme d'une nouvelle tous les six mois et publie chez Stop et Zéro de conduite. Un recueil est en préparation.

Clément Loranger Le lecteur

Clément Loranger est né à Cap-de-la-Madeleine en 1948. Il a étudié la philosophie à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Il enseigne cette discipline au Cégep de Trois-Rivières depuis 1977. Après avoir été fortement impliqué dans les domaines du syndicalisme et de la politique, il a participé à des cercles de philosophie ainsi qu'à des émissions de radio et de télévision. Il travaille à la publication de ses romans et essais.

Déjà parus aux Éditions du Phénix, Trois-Rivières, en collaboration: Impromptus philosophiques (essais), 1994. Lilliana (poésie), 1994. Paru au Cégep de Trois-Rivières, en collaboration: Considérations actuelles, essais philosophiques, 1995.

Julie Bourgon Saillies et quelques pas

Julie Bourgon naquit à Dorion, au début des années soixante-dix. Elle obtint un baccalauréat en études littéraires à l'UQAM, et entame maintenant des études de deuxième cycle

Abonnement au bureau éditorial

guérin Montréal Toronto

4501, rue Drolet

Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada

Téléphone: (514) 842-3481

Télécopieur: (514) 842-4923

LIBRAIRIE HERMÈS de 9h à 22h 362 jours par année 1120, ave. Laurier ouest outremont, montréal tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

en langue et littérature française, à l'université McGill. Pourtant, au fond d'elle-même, elle aurait ardemment voulu devenir chanteuse d'opéra. Julie Bourgon en est à sa première publication dans une revue littéraire. Elle est l'auteure d'une certaine quantité de textes de toutes sortes qui, jusqu'à ce jour, encombrant ses tiroirs pas mal trop à son goût.

Daphné St-Laurent Les vies parallèles La femme glacée La tentation

Née à Tracy en 1958, Daphné St-Laurent travaille depuis 17 ans en informatique où elle s'occupe des communications avec la clientèle. Elle complète présentement un certificat en communications à l'UQAM. A participé à différents concours littéraires: revue Stop, émission Mille-feuilles, Loisirs littéraires du Québec où elle a remporté des prix. Sa nouvelle l'Idiogène a été lue à une émission de CBF 690. Elle est l'auteure d'une dizaine de nouvelles.

Sylvain Turner La vraie vie dans la peau L'Écho d'une joie perdue La poésie et le feu

Né à Montréal en 1969, Sylvain Turner est venu à l'écriture grâce à la poésie, intérêt qui s'est traduit par la publication de poèmes dans plusieurs revues et, en 1990, par la publication d'un recueil de poèmes: Peep-Show Poésie. Pratiquant ensuite les métiers de journaliste et de rédacteur, il a étudié à l'UQAM, où il a complété une maîtrise en littérature. Il se consacre depuis trois ans à la prose. Il s'intéresse particulièrement au genre romanesque et au récit bref.

André Marois Hop! Bibliobèque Torrents

André Marois est un maudit français fraîchement débarqué au Québec. Il a gagné le concours de nouvelles de Voir en 1993, celui de Nouvelles fraîches en 1994 et a reçu une mention à celui de Stop en 1995. Il a aussi été publié dans Moebius. Bref, André Marois trouve que son installation à Montréal l'inspire. Si un éditeur voulait l'éditer, il serait le plus heureux des immigrés.

André Marois

Michel Langlois Le double

Michel Langlois est né à Baie-Saint-Paul, dans Charlevoix. Professeur, puis spécialiste en génétique, il est à l'emploi des Archives nationales du Québec depuis 1976. Auteur de nombreux ouvrages, il a donné plusieurs conférences sur l'histoire et la généalogie, au Québec et en France, et a participé à plusieurs émissions télévisées.

Yvon Boucher La prothèse volontaire Abécédairaire

Yvon Boucher est romancier, critique, essayiste et journaliste depuis plus de vingt-cinq ans. Il a publié sept ouvrages et a commis, également, plusieurs articles publiés dans les quotidiens locaux et les revues littéraires.

Guy Fréchette Je ne l'ai pas envoyé de lettre...

Guy Fréchette est né à Plessisville en 1953 et il vit présentement à Montréal. Formation en arts visuels. Détenant deux baccalauréats dont un en photographie et un en graphisme. Technicien en aménagement intérieur. L'écriture et l'art visuel ont toujours été ses préoccupations et c'est depuis cinq ans qu'il a décidé de les associer pour en faire des livres d'artiste. Il a publié dans quelques revues: Ciel variable, Montréal, septembre 1991, et Nuances, Poitiers, France, 1993.

Guy Nadeau Neiges ludiques Prose Pleur de ville Homeless J'imagine

Je suis né dans le RANG V du film de Richard Lavoie. Au 161, maison d'une famille «vedette» de ce film. Et j'y ai grandi. Sans téléphone, sans télévision. Confortable et heureux. Tout le loisir de prendre une éternité à mettre au point mes compositions françaises, à trouver le mot juste, la tournure satisfaisante. Au dire sinon à l'envie de mes profs, et de ma tante! j'y excellais. Cette réputation me valut le statut de représentant officiel de la famille pour les «communications épistolaires» avec ces tantes tant aimées... et instruites de Montréal!

Puis je fus moi-même interné quelques années dans la grande métropole pour tenter d'y gagner ma patte classique. A vous de juger s'il y a eu décapage par la suite.

Gilles Nadeau

LIVRES

VITRINE DU LIVRE JEUNESSE

GRAND ATLAS JEUNESSE DU MONDE
David R. Green, Seuil, 159 pages

Voici un atlas tout ce qu'il y a de plus classique: pas de pages qui se déplient, se déploient ou se transforment en souper pour deux. Les cartes sont claires et à jour. Une minuscule mappemonde sur chaque page permet de situer le pays sur le globe. Des photos de paysages ou d'éléments caractéristiques agrémentent le tout. Malheureusement,

on ne s'éloigne pas toujours des clichés: le Canada est vaillamment représenté par sa célèbre police montée (Les «Mounties»...). Par contre, la présentation des continents est tout à fait saisissante. On a l'impression de voir une photo de la Terre sur laquelle on aurait ajouté le nom des villes. Bref, un ouvrage de référence recommandable malgré quelques petites erreurs (Ottawa ne regroupe pas l'essentiel des industries de pointe du Canada).

ATLAS JEUNESSE DE LA TERRE
Susanna van Rose, Seuil, 63 pages

Cet atlas vient compléter les quelques notions de géomorphologie introduites dans le précédent. Tectonique des plaques, hydrographie, érosion, volcans, glaciers, géologie, tout est là pour bien faire comprendre les étapes de la formation du paysage terrestre. Les illustrations sont correctes, sans être particulièrement époustouflantes (on devient exigeant...). Certaines d'entre elles auraient pu être avantageusement remplacées par des photos. C'est le cas notamment des pages où sont montrés les sites les plus étonnants de la Terre. Monument Valley perd une grande partie de son charme au crayon de bois.

ATLAS DES CIVILISATIONS
Anthony Mason, Casterman, 95 pages

Chez Casterman, les nouveautés s'intéressent plus aux habitants qu'aux paysages. *L'Atlas des Civilisations* dresse un panorama captivant quoique succinct des civilisations du passé (de l'Antiquité au XVII^e siècle). Chacune d'entre elles est présentée sur une double page: à gauche, on relate les faits historiques (dates, lieux, événements marquants), à droite, des anecdotes ou des détails de la vie quotidienne donnent un peu de chair à ce portrait de groupe. Des cartes géographiques et des illustrations couleurs complètent cet ouvrage vivant et facile à consulter.

ATLAS DU CORPS HUMAIN
Richard Walker, Casterman, 61 pages

Encore plus près de l'homme: *L'Atlas du corps humain*. On y décrit les multiples systèmes qui permettent à la «machine humaine» de fonctionner. Ici encore la facture est assez classique. Des petites capsules d'information s'ajoutent au paragraphe principal et permettent de développer des points particuliers. (Saviez-vous que les mains contiennent à elles seules le quart des 206 os?) Le seul effort d'originalité consiste à avoir mis des illustrations en taille réelle quand cela était possible (cœur, poumon, trachée artère...). Une planche anatomique grandeur nature accompagne l'ouvrage. En plus du squelette recto-verso, on peut voir, de face, certains organes vitaux, et de dos, le système musculaire.

Tous ces atlas s'adressent à un public de plus de dix ans.
Carole Tremblay

ESSAIS ÉTRANGERS

La fin du politique: soumission globale, consommation locale

THE END OF THE NATION STATE,
THE RISE OF THE REGIONAL ECONOMIES
OHMAE, Kenichi, New York, Free Press, 1995



ANTOINE ROBITAILLE

Le souhaitable et l'inévitable. Combien d'essayistes en viennent à confondre les deux! J'ai souligné ce phénomène, en ces pages, à propos des futurologues Toffler. Or, on peut en dire autant du gourou japonais du management, Kenichi Ohmae, auteur de *The End of the Nation State, the Rise of the Regional Economies*. Car dans cet essai, il règne un flou artistique remarquable entre ce que l'auteur prédit (la mort des États-nations) et ce qu'il souhaite (le remplacement de ces entités nationales par des entités régionales fédérées, mais très autonomes).

Kenichi Ohmae s'emploie à démontrer que nous vivons la fin des «ismes», donc des idéologies, et que ce n'est plus elles, ni la culture, ni les religions qui déterminent l'évolution du monde; c'est l'activité économique.

L'économie serait même en train de tracer les frontières futures. Ohmae réfute ainsi les thèses de Samuel Huntington et cie, qui prétendent que les prochains conflits procéderont tous de «chocs entre civilisations».

Pour Ohmae, nous n'assistons pas au combat de «l'Occident contre le reste du monde» (*the West vs. the Rest*), mais bien à l'effondrement de cette vieille invention qu'est l'État-Nation, soit une entité politique souveraine sur un territoire, possédant un gouvernement central qui contrôle sa monnaie et protège ses frontières.

Aux yeux de l'auteur, l'État-nation,

jadis producteur de richesses, serait devenu un destructeur de richesses, incapable de s'adapter aux principes de l'économie-monde créé sous l'impulsion de la mondialisation des marchés et du développement fulgurant des technologies de l'information.

Pourquoi? Surtout à cause des élus à la tête de ces États. Ceux-ci, fait valoir Ohmae, sont prisonniers d'une logique qui les force, pour demeurer au pouvoir, à obéir aux groupes de pression. Chaque État-nation occidentale aurait secrété sa propre classe de maîtres-chanteurs: dans les pays scandinaves, ce serait les syndicats; le Japon serait aux prises avec ses fermiers, pêcheurs et compagnies de construction (Ohmae en dénombre 500 000 au pays du soleil levant); en France il y aurait aussi les fermiers; alors qu'aux États-Unis, l'industrie de la défense abuserait de l'État.

Autre logique destructrice, selon Ohmae: l'État-nation doit céder aux exigences selon lesquelles toutes les régions d'un territoire national devraient avoir les mêmes services, peu importe le coût (il nomme cette idée le «civil minimum»). Il serait devenu profondément idéologique, aujourd'hui, à cause de la force de l'économie-monde, de s'entêter à

penser en fonction d'un territoire national. A cet égard, il se montre très critique envers le Canada. On devrait plutôt, selon Ohmae, se plier à la tendance de l'économie-monde, qui fait prospérer des régions et non les nations. De là à réclamer, à notre époque, la fermeture des régions non productives, il n'y a qu'un pas. Que Ohmae franchirait aisément avec le président Bérard de la Banque Nationale.

Le mythe japonais

L'objet central de la critique de Ohmae, tout au long du livre, est clairement celui de l'État japonais. Il faut dire que Ohmae est à la tête d'une sorte de coalition non partisane travaillant à la réforme politique du Japon (pour en savoir plus, on peut visiter le site Internet anglais de ce mouvement politique: <http://www.w.st.rim.or.jp/~masaru/heisei/index.html>). Pour eux, le modèle japonais est un mythe qui occulte une réalité dramatique: le développement spectaculaire du Japon s'est fait grâce à deux ou trois coups de chance et sans que la population japonaise n'ait vraiment pu en profiter. Maintenant la stagnation économique que connaît le pays est due à cette classe politique profondément corrompue qui préfère obéir aux diktats des lobbys que d'affronter les vrais problèmes. Notamment le coût de la vie exorbitant au Japon et le manque d'habitation. Pour Ohmae, l'État-nation japonais serait, en plus, en train de manquer le bateau du développement économique en Asie.

Bref, après avoir lu Ohmae sur le Japon, on se demande comment le mythe du modèle nippon peut encore survivre!

De l'État-nation à l'État-région

Mais de cette critique particulière, le docteur en génie atomique du MIT (Massachusetts Institute of Technology), a développé une thèse politique qui prétend être applicable à tout l'Occident, voire à toute la planète. Une thèse plutôt radicale dont il avait posé les jalons dans ses *Letters from Japan*, publiées dans le *Harvard Business Review*.

L'axe principal consiste en cette idée que les États-nations, à notre époque, agissent dans le monde en fonction du mauvais niveau d'intégration. Le niveau national serait déphasé par rapport à la réalité devenue «globale». Une fiction qui profiterait uniquement à la classe des privilégiés se maintenant au pouvoir en gardant artificiellement en vie des industries et des activités économiques jadis essentielles, mais maintenant dépassées. (Que dirait-il de MIL Davie, pensez-vous?)

Les marchés ont beau être globaux, l'organisation sociale, pour Ohmae, doit se faire sur le plan régional. L'avenir appartient donc à des entités d'une taille de cinq à vingt millions de personnes. Ni plus, ni moins. Pour ainsi former une masse critique de consommateurs, économies d'échelle exigent; assez compacte, au reste pour «partager des intérêts de consommation». (Où sont passés les citoyens?) Ces États-régions ne consisteraient pas nécessairement en des entités politiques, mais elles détiendraient une grande autonomie et pourraient dicter leurs volontés aux centres politiques.

Des modèles? Toutes les régions économiques qui, à travers le globe, s'affirment comme des entités économiques, indépendamment de l'action des États-nations. Notamment l'Italie du Nord et la région de Baden-Württemberg — qui «étouffent malheureusement dans la grande Europe technocratique», affirme Ohmae —, l'axe San Diego-Tijuana, la région de Honk-Kong, liée solidement au sud de la Chine et son exemple préféré, la cité-État de Singapour. (Rien de surprenant, Ohmae en a conseillé le père fondateur, Lee Kuan Yew.)

Nature et frontière

«Those are the natural economic zones», affirme-t-il en parlant de ces régions. Intéressant. À notre époque de perte des repères, l'écologisme a tenté de trouver un véritable fondement pour de nouvelles frontières. Des verts ont proposé la nébuleuse notion de bio-région, dont les confins suivraient les lignes des écosystèmes.

Voilà que l'économisme, lui-aussi, par la voix de Ohmae, a recours à l'idée de nature pour définir les vraies frontières de notre époque. Logique, les économistes libéraux ont toujours affirmé que le marché était une chose inhérente au social et qu'on devait s'y plier. Voilà que, selon Ohmae, il faudrait laisser le marché mondial tracer naturellement les frontières du futur.

Mais n'y a-t-il pas là un danger? Celui qui fait courir le libéralisme économique lorsqu'il n'est pas modéré par son cousin, le libéralisme politique. Autrement dit, Singapour est sans doute prospère. Mais on y châtie encore les gens à coups de bâton de rotins quand ils écrivent des articles critiques contre leur gouvernement.

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ **Champigny**

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LA NUIT DES PRINCES CHARMANTS, Michel Tremblay — éd. Leméac
2. L'INGRATITUDE, Ying Chen — éd. Leméac
3. UNLESS, Hélène Monette — éd. Boréal
4. CHOSES CRUES, Lise Bissonnette — éd. Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. JE ME SOUVERAIN, Collectif — éd. Des Intouchables
2. GOUVERNER LE QUÉBEC, Robert Bourassa — éd. Fidès
3. LES RUES DE MONTRÉAL-RÉPERTOIRE HISTORIQUE, Ville de Montréal — éd. du Méridien

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE MONDE DE SOPHIE, de Jostein Gaarder — éd. Le Seuil
2. LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont
3. L'ÎLE DES GAUCHERS, Alexandre Jardin — éd. Gallimard
4. MONSIEUR MALAUSSE, Daniel Pennac — éd. Gallimard

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LEÇON DE VIE DE LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont
2. LES HOMMES VIENNENT DE MARS, LES FEMMES VIENNENT DE VÉNUS, John Gray — éd. Logiques
3. CRÉER UNE NOUVELLE CIVILISATION POLITIQUE DE LA TROISIÈME VAGUE, Alvin et Heidi Toffler — éd. Fayard

LIVRE JEUNESSE

1. LA VEUVE NOIRE, Chrystine Brouillet — éd. La Courte Échelle

LIVRES PRATIQUES

1. LE PETIT FUTÉ DE MONTRÉAL 1995, Collectif, Nouvelles — éd. Université
2. GUIDE GOURMAND-LES BONS RESTAURANTS DE MONTRÉAL, Josée Blanchette — éd. de l'Homme

COUP DE CŒUR

1. HIER, Agota Kristof — éd. Seuil

4380, rue Saint-Denis, Montréal 844-2587

Le journalisme t'intéresse?

Tu es inscrit à temps plein dans un cégep ou un collège du Québec?

Alors le **Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR** est pour toi.

- Fais-nous parvenir un article critique (au moins 800 mots) sur une manifestation qui concerne la vie sociale et culturelle d'ici: par exemple un film, un livre, un événement culturel ou sportif.
- Parles-en à ton professeur de français car ce concours peut aussi être réalisé dans le cadre de tes cours.

La date limite des envois des textes au journal *Le Devoir* est le 15 mars 1996.
La remise des prix aura lieu à Québec le 29 mai 1996.

À gagner? Plusieurs prix tels un ordinateur, des bourses d'études ou des dictionnaires, sans oublier la publication de ton article critique dans *Le Devoir*.

Pour en savoir plus au sujet des modalités de participation, informe-toi auprès de ton professeur de français.

LA FONDATION DU DEVOIR

AQPF Association québécoise des professeurs et professeurs de français

Hydro Québec

DICTIONNAIRES LE ROBERT Pour la richesse de la langue



Kenichi Ohmae s'emploie à démontrer que nous vivons la fin des «ismes», donc des idéologies, et que ce ne sont plus elles, ni la culture, ni les religions qui déterminent l'évolution du monde; c'est l'activité économique.

La politique au Septentrion

FRANCINE LALONDE

D'abord un coup de cœur puis une longue DÉTERMINATION

D'abord un coup de cœur

Francine Lalonde défend avec passion la nécessité de faire la souveraineté.

« Son livre est un projet d'avenir plutôt qu'une critique du présent. »

Michel Vastel, *Le Soleil*

132 pages, 15 \$

THOMAS PAINE

Présentation de J.-P. Boyer et traduction de B. Vincent

Le Sens commun

Publié pour la première fois au Québec, *Le Sens commun* de Thomas Paine est le best-seller de 1776 qui a convaincu les Américains de choisir l'indépendance.

Un ouvrage étonnant, à lire absolument!

186 pages, 15 \$

Septentrion 1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
Télécopieur: (418) 527-4978

LES ARTS

ARTS VISUELS

Un peintre québécois enfin sorti de son exil parisien

Commentaires critiques sur l'exposition Mais qui est donc Marcel Baril? présentée au Musée de Charlevoix jusqu'au 29 octobre

PHILIPPE DUBÉ
COLLABORATION SPÉCIALE

Si on avait à dresser une brève notice biographique de Marcel Baril, il faudrait absolument dire de lui qu'il s'agit d'un homme qui a peint sans cesse, comme on peut qualifier un globe-trotter de celui qui a beaucoup voyagé ou encore un philosophe de celui qui a profondément réfléchi. En fait, Marcel Baril est une figure unique en histoire de l'art au Québec, car il a fait de peindre son activité principale sans pour autant en vivre, ni même en constituer son statut professionnel. Pourtant, l'École des beaux-arts de Montréal l'avait honoré du premier prix de peinture en 1943 et, après un séjour d'étude en France à l'École Estienne de 1948 à 1950, il revient au pays pour alors rencontrer déception sur déception. Découragés, sa femme Lucette et lui décident de retourner à Paris, là où ils s'étaient connus. Drôle de parcours pour un élève considéré talentueux, ignoré de ses contemporains et frappé d'ostracisme par ses pairs qui le traitaient allégrement de rétrograde parce que figuratif. Marcel Baril pose donc une énigme de plus au palmarès de l'art québécois en se révélant un cas d'espèce singulier, celui d'être en fait un refusé du *Refus global* et de toute chapelle apparentée. Cependant son cheminement solitaire témoigne d'une force de caractère exceptionnelle où le peintre, dans l'isolement des siens et, en même temps, au cœur de la capitale mondiale des arts — s'il en est une —, va constituer un corpus d'œuvres parfaitement personnelles, exemptes de toute influence du milieu officiel et riche d'une démarche intérieure, lente mais sûre. Devant un tel mystère, le Musée de Charlevoix a décidé de présenter pendant tout l'été une rétrospective de l'œuvre barilien où l'on tente de répondre à la question «Mais qui est donc Marcel Baril?»

Une peinture humble

Il faut d'abord saluer le très beau travail de mise en exposition signé par la designer Dyane Plourde qui s'est, de toute évidence, imprégnée des œuvres pour traduire puissamment dans l'espace muséal l'univers si intime de Marcel Baril. Elle a fait le choix d'une couleur sombre pour mieux faire ressortir le plus de 100 tableaux réalisés de 1937 à nos jours. A travers un parcours sinueux, le visiteur est appelé à pénétrer subrepticement dans les replis d'une vie aux lignes capricieuses qui débute bien entendu par le thème de l'enfance et se terminent par d'autres aussi universels l'un que l'autre, soit l'amour et la mort. L'éclairage réalisé par le muséographe René Bouchard offre au regard une subtile vision des œuvres figuratives qui ne cessent de nous interpeller dans une demi-obscurité parfaitement contrôlée. Un autre atout de cette exposition produite en région — c'est-à-dire avec relativement peu de moyens — est d'avoir intégré des objets du quotidien à un accrochage pourtant respectueux du travail de l'artiste. Avec quelques scénographies soigneusement aménagées ici et là, nous assistons au rare spectacle d'une peinture humble — dite humaniste par l'historienne de l'art Françoise LeGris, ou encore existentialiste par le professeur David Karel — qui ramène instantanément le visiteur à sa propre condition, sans les détours d'une grammaire picturale abusivement complexe, pour ne pas dire compliquée. Il s'agit d'une œuvre qui, dans son ensemble, possède une éloquence iconique sans pareil, à la marge de l'imaginaire des Lemieux et Villeneuve, faisant la démonstration d'une parfaite maîtrise de l'art de peindre. Et cette exposition, dans la magnificence de son déploiement, cerne avec justesse les peines, les joies, les élans amoureux et les rejets de la mort partout présents dans une peinture qui s'abreuve aux réalités simples de la vie. De plus, on a eu le bonheur de faire appel au documentaire vidéo pour donner la parole à cet absent de la scène des arts actuels. Dans son *Un jour j'ai rencontré Marcel Baril* Philippe Baylaucq met au jour, tel un archéologue, le monument que deviendra l'homme qui a peint sans cesse. Ne se contenant pas d'une enfilade d'entrevues, le réalisateur-producteur organise le propos du peintre en un foisonnement d'idées rafraîchissantes. Les thèmes chers à Baril y sont abordés par lui-même, sans qu'aucun voile ou filtre d'interprétation ne vienne biaiser sa vision des choses. Baylaucq réussit ici à prolonger admirablement cet accrochage déjà plein de finesses en nous permettant de rencontrer l'homme qui, au faite d'une carrière déroulée dans l'ombre, brille de tous ses feux avec une sagesse digne de faire l'envie de ses contemporains (1).

Pour cette exposition on a fait le choix de diviser en trois grands thèmes son œuvre qui pourrait souffrir d'être qualifiée d'éclectique. Tout d'abord le monde de l'enfance est représenté d'une manière double par l'évocation autant du premier âge du peintre que de la thématique enfant-



La Sucrerie, une œuvre de Marcel Baril réalisée en 1977.

ne qu'il exploite tout au long de sa production. A ce sujet, Baril se plaît souvent à dire que l'on ne pourra jamais lui reprocher de retomber en enfance car, malgré ses 78 ans bien sonnés, il affirme ne jamais l'avoir vraiment quittée. Tout ceci respire la spontanéité avec laquelle le peintre traite de nombreux sujets non pas naïvement, mais de manière plutôt crue, brute, directe, sans les tarabiscotages mensongers propres au monde des adultes. Voilà qui fait la force de l'entrée de jeu de cette exposition où l'on prend connaissance des origines bourgeoises de Marcel Baril vécues dans la tranquillité de Warwick, petit village des Bois-Francs, non loin d'Arthabaska et à proximité de Nicolet. Ce monde, qu'il a d'ailleurs eu peine à apprivoiser à cause d'une vie de famille problématique, est somme toute marquée par l'épreuve de la mort prématurée d'un père que l'on déplore encore amèrement. Dans cette première zone, l'univers de l'enfance est mis au jour pour le bonheur de tous, car chacun s'y retrouve stimulé par la régénérescence de ses propres souvenirs. Objets, images, mises en scène et tableaux participent à cette fête des débuts de la vie où l'imaginaire n'a de cesse d'amplifier les premiers moments d'un cheminement qui commence à peine à se préciser.

Comme un journal personnel

Dans la seconde aire, une organisation bipartite nous invite à faire connaissance avec l'artiste exilé, reclus qu'il est dans son atelier parisien, où il concocte une œuvre littéraire imbuée d'amour et baignée par la musique magiquement soufflée par les dieux. Deux thématiques à la fois proches, car il s'agit d'élévation du cœur et de l'esprit, et éloignées parce qu'une s'incarne dans les corps entrelacés et l'autre, plus évanescence, est suggérée par des états d'âme pas faciles à rendre. Quand on y regarde de près, Marcel Baril s'est toujours nourri à ces deux sources devenues indispensables où lumière et noirceur s'entrechoquent avec une cadence qui ne lui laisse aucun répit. Deux mondes entremêlés par le caprice du hasard qui viennent balloter notre protagoniste, partagé qu'il est entre une vie professionnelle qui l'a maintenu au poste de secrétaire de la Maison des étudiants canadiens à Paris pendant 30 ans, de 1955 à 1985, et une vie de rêverie artistique durant laquelle il a fait et accumulé près de 300 tableaux. Autant d'occasions propices à se perdre, pour d'ailleurs mieux se retrouver, dans une peinture aux couleurs denses qui lui tient lieu de journal personnel. On comprend à la

fin de cette zone que tout se confond dans une tentative d'aborder l'insoutenable légèreté de l'être, si chère à Kundera, alors qu'au fond le peintre mène un dur combat de toujours contre la mort, celle non seulement qui emporte ceux et celles qu'il aime mais aussi celle qui, paradoxalement, est à la source de toute vie.

C'est dans la troisième et dernière zone que la pensée de l'homme nous est enfin révélée et finalement mise à nu au grand jour. Il fallait probable-

ment ménager le visiteur pour ne pas le mettre trop brutalement devant des scènes à saveur apocalyptique ou encore délirantes de folie dans lesquelles l'humanité tout entière semble se débattre depuis l'origine des temps. La mort est certainement la thématique la plus évidente qui ressort des tableaux, mais il s'agit en fait d'autre chose. Ce qui nous est présenté ici est plutôt de l'ordre de l'infra-réalité de la condition humaine, celle que nous parta-

geons tous mais que nous refusons obstinément de voir en face. La cruauté de notre monde n'est pas le produit d'une imagination débordante ou malade, encore moins le cumul des vues pessimistes d'un individu — en l'occurrence Marcel Baril. Non, il s'agit bel et bien du monde dans lequel nous vivons effectivement, raconté d'une manière peut-être crue mais tout de même correspondant en tous points à notre réalité. L'infra-réalisme de Baril — par rapport au supra ou surréalisme de ceux et celles qui annonçaient une nouvelle dimension, lire supérieure, de notre réalité — dénonce sans détour ce qui colle pourtant de si près à notre vécu d'humain qui se sent trop souvent abandonné des dieux. Double défi pour un peintre figuratif classé d'abord naïf qui aborde pourtant des sujets qui s'articulent avec gravité autour de la condition humaine. Défi premier d'exprimer cette infra-réalité à travers un médium hyperexploité, comme la peinture figurative, sans jamais pour autant tomber dans la facilité de l'imagerie de l'horreur gratuite. D'autre part, son deuxième défi: approcher d'assez près l'insoutenable et en dénoncer le côté insupportable tout en se solidarissant de cet état de fait qui semble faire malheureusement partie de ce que nous sommes et ce, pour peut-être encore longtemps.

Voilà en somme une rétrospective sur un peintre québécois qui s'est maintenu volontairement à l'écart pour mieux vivre son exil inférieurement. Son œuvre est faite de courage, d'humilité et de franchise, et n'a qu'une seule prétention, celle d'être vrai. Pourquoi cette reconnaissance *in extremis* dans un musée qui se cherche une vocation renouvelée dans le domaine de l'art dit naïf ou populaire? Marcel Baril devient ici le prétexte à dévoiler une autre face de notre histoire de l'art, celle que

les grands musées semblent avoir ignorée jusqu'à maintenant. Il faut donc saluer cette initiative de la part d'une institution en région qui a l'audace de sa jeunesse peut-être, mais qui possède tout de même une bonne dose de témérité pour montrer aux publics, d'ici et d'ailleurs, près de 60 ans de production artistique qui serait autrement restée dans l'ombre, voire inconnue. L'homme qui a peint toute sa vie mérite véritablement d'être rencontré dans ce face-à-face qu'offre le Musée de Charlevoix. Il faut croire que celui qui a choisi de nous sa peinture au lieu d'en vivre nous livre, par son seul témoignage, une leçon magistrale dans le domaine de l'art qui peut se résumer ainsi: au-delà des vaines querelles sémantiques ou dissensions idéologiques entre figuratifs et abstraits, réalistes et surréalistes, gauchistes et droitistes, savants et naïfs, il y a ce domaine de l'esprit qui mérite tout de même d'être assidûment fréquenté quand il s'agit non pas du spectacle des idées mais des idées elles-mêmes sur le spectacle parfois triste mais franc de la réalité qui nous entoure, celle que l'on vit tout simplement. Merci à Marcel Baril de s'être prêté si diligemment à ce jeu de théâtre social certainement pénible pour lui, mais combien nécessaire, utile et salutaire pour nous tous en ces temps particulièrement perturbés, et merci d'avoir autant peint, malgré tout.

(1) Philippe Baylaucq prépare actuellement un moyen métrage sur le même sujet intitulé *Mystère B*.

Philippe Dubé est professeur de muséologie à l'Université Laval, publiera sous peu une monographie intitulée *Un peintre nommé Baril, en collaboration avec Françoise Le Gris, David Karel et Hélène Ouvrard*.



Marcel Baril

PHOTO PHILIPPE BAYLAUCQ

TRIPTYQUE
Téléphone et télécopieur: 597-1666

Marc Bourgault
L'Oiseau dans le filet
(roman)
259 p., 23 \$

Tel un oiseau pris au piège d'un filet tendu en travers du vent d'été qui souffle, léger, sur le quai de la gare à Reggio-di-Calabria, Gabriel attend. Est-ce pour narguer Estelle qu'il a eu cette aventure? Depuis Paris, elle surgit comme une ombre, venant le hanter dans les villes où ils se sont aimés.

Et qu'est-ce qui le pousse à téléphoner si souvent à L. à Montréal pour l'interroger à propos de tout et de rien?

Distribution: Diffusion Prologue

Venez assister à la remise du prix Spirale de l'essai à **NEIL BISSOONDATH** pour **Le Marché aux illusions** publié aux Éditions du Boréal le samedi 23 sept. de 14h à 16h.

Champigny
4380 ST-DENIS, MONTRÉAL
TEL.: 844-2587 Station M1-Royal

ACHÈTE ET VEND AU MEILLEUR PRIX
L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD, ITEMS RARES ET DE COLLECTION

3694 St-Denis, Montréal Métro Sherbrooke 849-1913
CHOIX ET QUALITÉ
713 Mont-Royal Est, Mt Métro Mont-Royal 523-6389

La religion a-t-elle sa place à l'école?

Sous la direction de **ANDRÉ CHARRON**

École et religion
LE DÉBAT

FIDES

216 pages - 22,95 \$

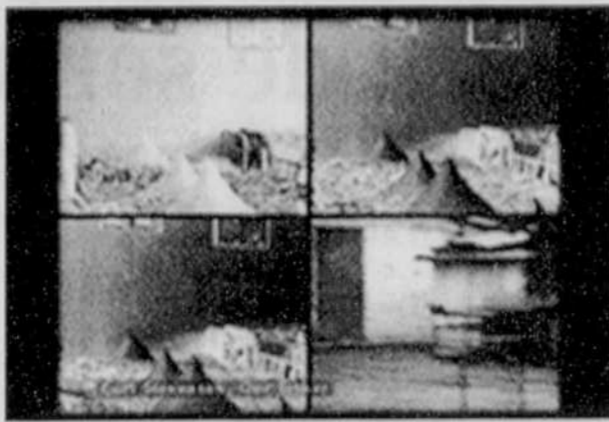
Sous la direction d'André Charron

Un grand débat secoue le monde de l'éducation au Québec.

Huit personnalités engagées font le point en toute liberté:

André Charron Ghislaine Roquet
Hélène Pelletier-Baillargeon
Guy Côté Julien Harvey
Jocelyn Berthelot
Jean-Pierre Proulx
Paul Tremblay

FIDES



L'art au carrefour des technologies

*Au-delà du happening, l'art électronique
pousse des pointes du côté de l'impalpable et de l'intangible*

JENNIFER COUËLLE
EXPOSITION DES ARTS ÉLECTRONIQUES
ISEA 95
École Cherrier
3655, rue Saint-Hubert
Jusqu'à ce soir, 18h

Eh! bien... Il faut le voir, l'entendre et se prêter à l'expérience pour le croire. Virtuellement fascinante et réellement assommante (ou est-ce l'inverse?), cette méga-exposition présentée dans le cadre du 6^e Symposium international des arts électroniques. Avec près d'une centaine d'artistes de douze pays différents, dont une vingtaine du Canada, et avec autant d'œuvres pour la plupart «vivantes» — de l'art digital en 2D et 3D, des installations robotiques, interactives, sonores, stéréoscopiques, holographiques et encore —, l'exposition de l'école Cherrier n'est rien de moins que happante.

Le seul parcours de l'événement constitue un happening! On chemine

en zigzag dans de vieux corridors, on se fraye un passage à travers des rideaux de plastique fétides pour pénétrer dans des salles de cours plongées, pour la plupart, dans la pénombre ou l'obscurité. Et à chaque incursion, le spectacle est semblable, mais jamais tout à fait le même. Parmi les lueurs éblouissantes d'une gamme chromatique infinie et une accumulation faramineuse d'images trafiquées, ça gronde, ça grogne, ça grince, ça vibre, ça tonne, ça pianote et, dans les cas extrêmes, ça gazouille ou ça explose. Le silence ici est une denrée rare. Rare comme se font aussi les œuvres dont l'intérêt s'étend au delà des prouesses de la technologie. Car quoiqu'impressionnante, tant par la quantité d'objets et de dispositifs exposés que par les multiples dimensions de l'impalpable et de l'intangible dans lesquelles ils nous propulsent, cette exposition est inégale. Vu le nombre de participants et la relative nouveauté de l'application artistique des «nouvelles

technologies», le contraire eût été surprenant.

Curiosités

Cela dit, lorsque les artistes évitent l'exhibition des possibilités de déconstruction ou amalgames électroniques, lorsque leurs œuvres ne se résument pas à une suite de variations de fine pointe sur un même thème plat qui se meurt dans l'ombre de ses moyens, on est tenté de s'attarder. C'est le cas, notamment, du curieux *Petit Mal* sur roues de bicyclette, l'appareil autonome et sensitif, sorte de robot anthropomorphe, de l'Australien Simon Penny. De même, on se déchaussera volontiers pour faire quelques pas dans la surprenante botanique holographique du *Flora Floor*, de l'Américain Bruce Evans. L'expérience est à ce point satisfaisante qu'on ne peut que regretter les dimensions trop modestes de ce singulier plancher floral. Il est difficile, également, de résister à l'esprit de communication

(humaine) et à la sollicitation tactile de l'installation interactive *Hypertouch: The Body As Media*, du Japonais Haruo Ishii. Prêtée par le Musée des beaux-arts du Canada, la sculpture interactive *In A Room of One's Own*, de l'Américaine Lynn Hershman, sorte de *peep-show* illusoire et désarmant, ne manquera pas, non plus, de nous saisir. Il y a aussi le cabinet de curiosité tout en énergie, grandeur «être humain assis confortablement», *Curiosity Cabinet at the End of the Millenium*, de la Canadienne Catherine Richards, qui mérite une pause et un sourire. Des œuvres qui se distinguent parmi le lot, pour n'en nommer que quelques-unes.

Plus de chaud que de froid

Qu'on aime, qu'on n'aime pas ou que la chose nous laisse perplexe, comme moi, à travers ce délire technologique, émane plus de chaud que de froid. Étonnamment, contrairement à l'opinion courante

qui se méfie du caractère platement aseptisé ou inhumain des arts électroniques, ces œuvres sont nombreuses à dégager quelque chose de passionnel.

Dans plusieurs cas, on devine presque les semaines et les mois de tête-à-tête avec l'écran cathodique qui ont précédé les réalisations. Et plus l'œuvre est interactive, plus on a l'impression d'avoir affaire avec l'artiste... ce qui n'est pas toujours un gage de qualité, mais bon, ça prouve tout de même que l'art électronique s'éloigne à grands pas des applications glaciales de la technologie. Bon signe? Sans doute. On les suivra, ces «cyberartistes». Un conseil: arrivez tôt, il fait bon fréquenter ces œuvres dans une relative solitude. L'exposition ouvre dès 10h.

A souligner, également dans le cadre d'ISEA 95, l'exposition interactive *Multimédiale* réunissant les

œuvres d'un groupe international de neuf artistes, réalisée en collaboration avec le ZKM/Zentrum für Kunst und Medientechnologie de Karlsruhe, en Allemagne, et présentée à la Galerie de l'UQAM jusqu'à ce soir, 18h.

Autres expositions à voir au menu conjoint ISEA 95 et Le Mois de la photo à Montréal: *Atrium Vera*, une manifestation regroupant le travail de vingt-quatre artistes québécois, français, allemands et américains, organisée par Jacques Charbonneau de la Galerie Arts technologiques (Les Atriums, de 12h à 18h, jusqu'au 30 septembre); et *Que sont devenues les pionnières?*, une exposition internationale regroupant les œuvres de dix aventurières de la copigraphie, organisée par Monique Brunet-Weinmann et Jacques Charbonneau (Galerie Arts technologiques, jusqu'au 30 septembre).



Conférences

Dimanche 24 septembre

14h

La photographie belge

Conférencier invité : Georges Vercheval

16h

Concepts de la photographie allemande après 1945

Conférencier invité : Andreas Müller-Pohle

Maison de la culture Frontenac
2550, rue Ontario Est, tél. 872-6274

CINÉMA ET PHOTOGRAPHIE

Projections de films du 27 au 30 septembre

Maison de la culture Côte-des-Neiges

5290, chemin de la Côte-des-Neiges
tél. 872-6889

Le mois de
la photo
à Montréal

Affiliated
ARTS ASSOCIATION
TRANSPORT INTERNATIONAL



LE DEVOIR

Hôtel du Parc



Six extraits d'œuvres présentées dans le cadre d'ISEA 95, le 6^e Symposium international des arts électroniques.

ZERO ZOO

LE PEINTRE CONNU LE PLUS PROMETTEUR
QUI A REÇU LES MEILLEURES CRITIQUES
D'ART. UN "MUST".

PAYSAGES, NATURES MORTES, ABSTRAITES,
ET PERSONNAGES ZÉROZOÏSTES. VISITES À
SON STUDIO; LE WEEKEND DE 11 AM À 6 PM
OU SUR RENDEZ-VOUS EN SEMAINE.

9816 RUE ST-DENIS, 9^{ème} ÉTAGE, MONTRÉAL
843-7712

LYNN CHADWICK SCULPTURES

JUSQU'AU 7 OCTOBRE

WADDINGTON & GORCE

2155, rue Mackay

Montréal, Québec

Canada H3G 2J2

Tél. : (514) 847-1112

Fax: (514) 847-1113

Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30,

le samedi de 10 h à 17 h

LA GALERIE LINDA VERGE

PHILIPPE DU BERGER
gouaches

MÉLO HAMEL
sculptures céramique

DÉMONS ET MERVEILLES

Vernissage le 24 septembre

exposition jusqu'au 13 octobre

1049, AV. DES ÉRABLES
QUÉBEC (QUÉBEC)
G1R 2N1
(418) 525-8393

GUIDO Molinaro

UNE RÉTROSPECTIVE
JUSQU'AU 1^{er} OCTOBRE

PROLONGATION JUSQU'AU 1^{er} OCTOBRE

L'EXPÉRIENCE
SENSORIELLE
DE LA COULEUR

mardi au dimanche de 11h à 18h
mercredi de 11h à 21h

métro Place-des-Arts
renseignements : (514) 847.6212

Une exposition
présentée par



Photo : Richard-Max Tremblay



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

LES ARTS

EXPOSITIONS

Le Mois de la Photo à Montréal

Plein les yeux

Le mot d'ordre ces jours-ci: ouvrir grand les yeux. Depuis une semaine, les murs de la ville deviennent ici et là le support surprise des dix membres de l'Atelier Vox. Les photographes Nicholas Amberg, Pierre Blache, Marcel Blouin, Alain Chagnon, Danielle Hébert, Miki Gingras, Robert Langlois, Franck Michel, Eva Quintas et Elène Tremblay ont chacun produit une photographie pour la série d'affiches non-publicitaires destinées à faire incursion dans la métropole. Des images à surveiller!

■ Nouvellement arrivée au Mois de la Photo: *La Subversive Normalité du regard*, une exposition sur la photographie italienne de paysage dans les années quatre-vingt présentée au Centre interculturel Strathearn en collaboration avec l'Institut culturel italien. Organisée par Claudio Marra, l'exposition regroupe les œuvres d'une dizaine d'artistes, Marco Baldassari, Gabriele Basilico, Marina Ballo Charmet, Luigi Ghirri et Mimmo Jodice. 3680, rue Jeanne-Mance, jusqu'au 29 octobre.

■ A propos de la photographie belge et allemande, Vox Populi présente *De la prise de conscience à la reconnaissance, la photographie en Belgique des années 1950 à 1990*, une conférence de Georges Vercheval, directeur du Musée de la photographie à Charleroi, en Belgique, et *Concepts de la photographie allemande après 1945*, une conférence d'Andreas Müller-Pohle, directeur de la revue *European Photography*.

Les conférences seront prononcées à la Maison de la culture Frontenac demain, dimanche, à 14h (pour la Belgique) et à 16h (pour l'Allemagne). 2550, rue Ontario Est. Jennifer Couëlle

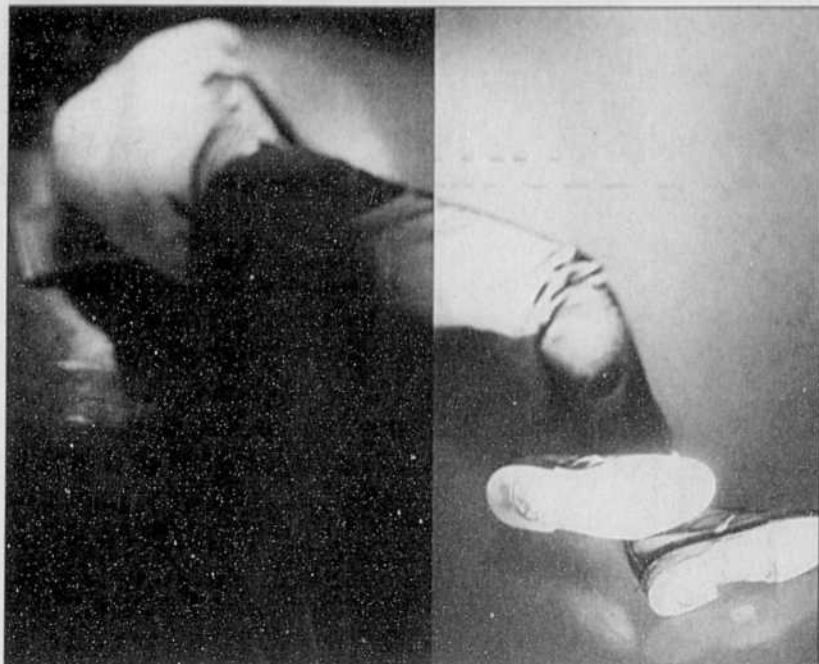
Des images au-delà du seul visible

JENNIFER COUËLLE
LOUIS LUSSIER
L'Espace 705
460, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 1^{er} octobre 1995

S'il est une exposition individuelle à ne pas manquer parmi la foulée de manifestations du Mois de la Photo, c'est bien celle de Louis Lussier. La poésie de ses images imprègne longuement la mémoire. Fortes de gris, près d'une trentaine de photographies noir et blanc de dimensions variées, pour la plupart très grandes, traduisent les nuances et les méandres d'un univers intérieur qui questionne son existence. Dans la ville, un homme la nuit, marche, vole, s'assoupit. Un visage cherche dans le ciel son reflet et de délicates natures mortes suggèrent... mille et une choses des petits mystères de la vie.

Organisée par Marcel Blouin, *Matière grise, les synecdoques de Louis Lussier* ne manque pas de séduire. La raison est simple: ces images nous ressemblent. Comme un baromètre de l'esprit du temps, elles dégagent quelque chose d'infiniment contemporain en ce qui à trait aux hésitations de l'être humain dans son espace social et intime. Elles mettent en scène un homme et sa pensée. Une pensée qui oscille, qui pondère, qui se souvient et qui éprouve. Elles nous transportent vers des lieux tout en interrogations. Symptomatique de notre époque? Apparemment. Sobres et dépouillées, ces images aux mille questions semblent faites sur mesure pour qui les regarde. Une production qui fait dans l'universel, quoi.

Clairément, la force de Lussier réside dans la justesse de son observation et l'aisance avec laquelle il sélectionne, assemble et assimile une gamme sobre et réduite de métaphores visuelles. Et si ces photographies nous touchent avec acuité, ce n'est pas tant par leur forme, un



Trois œuvres de Louis Lussier tirées de la série *Testimonial/Fabuleux*.

brin déjà vue, que par la surprenante familiarité de leur atmosphère. Une familiarité qui va au-delà du seul visible pour joindre le sensitif. Elles éveillent en nous des états d'esprit rarement vus mais souvent sentis.

A la fois picturales et cinématographiques, ces «tableaux photographiques», comme les qualifie Marcel Blouin, rappellent tout à tour la singulière présence corporelle, jusqu'à la pose, des figures du peintre Pierre Dorion (qui est d'ailleurs représenté par la même galerie new-yorkaise, la Jack Shainman Gallery, que Lussier...) et la sensibilité spectrale des films «magiques» de Wim Wenders. Soit, question d'esthétique, nos yeux parcourent des sentiers battus — parmi les plus distingués, faut-il préciser. Mais il reste que l'œuvre de Lussier réussit de manière exemplaire à nous engager dans la poésie d'une quête, de toute apparence, éternelle. Une très belle exposition.



MICHEL LAMOTHE
Jusqu'au 1^{er} octobre
GALERIE CLARK
LE MOIS DE LA PHOTO
1591, rue Clark, 2^e étage - 288-4972 - jeudi au dimanche de 12h à 18h.

ARTPHOTO
SUTTON 95
Une présentation d'Arts Sutton
Du samedi 2 septembre au lundi 9 octobre, 1995
4 expositions reliées à la photographie
Doreen Lindsay, John Max, Serge Tousignant, + Nicholas Amberg, Stephan Ballard, Elodie Bernier, Eve Cadieux, Susan Coolen, Jean-Marc Corbeil, Mireille Lagué, Christian Lemay, Raymond Pilon, Jackie Wexler. + Photographies anciennes provenant de familles de la région + Une collection d'appareils photographiques.
Horaire: jeudi, vendredi, samedi, dimanche, 10h à 18h
Ouvert les lundis 4 septembre et 9 octobre.
Galerie Arts Sutton, 7, rue Academy, Sutton

VERNISSAGE:
DIMANCHE 24 SEPTEMBRE À 14H
SASAKI-CÔTÉ: Le vent en Est
JEAN PRACHINETTI: L'homme et son ange
RESTAURATION EN SCULPTURE ANCIENNE
Jusqu'au 12 novembre 1995
Conférence et atelier-démonstration de calligraphie par Michel Côté et Morikuni Sasaki: mercredi 27 septembre à 19h30
UN SAMEDI SOIR AU MUSÉE
MUSÉE OUVERT EXCEPTIONNELLEMENT EN SOIRÉE: VISITES GUIDÉES, ACTIVITÉS D'ANIMATION SAMEDI 14 OCTOBRE DE 19 H À 23 H (ENTRÉE LIBRE)
145, RUE WILFRID-CORBEIL
JOLIETTE
TÉL.: (514) 756.0311
MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Du 13 septembre 1995 au 11 février 1996

IMAGES D'ÉPINAL
Des images qui ne vieilliront jamais!

En collaboration avec le Musée départemental d'art ancien et contemporain, Épinal.

MUSÉE DU QUÉBEC
Parc des Champs-de-Bataille, Québec, (418) 643-2150

Heures d'ouverture:
Lundi: fermé
Mardi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche: 11h - 17h45
Mercredi: 11h - 20h45
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

ROCHE
SRC

LE DEVOIR

FORMES

UN 4+1/2 TATAMIS

Design Sampling 95

Le design occupe depuis longtemps une place enviable dans la vie japonaise. Il faut-il le rappeler, l'un des moteurs de sa revanche industrielle de l'après-guerre. Le paysage télévisuel nippon compte même ses Sonia Benezra de la ligne pure. Des bouilles comme Hiroshi Kashiwagi, une sommité. «Un vulgarisateur de cet art que les téléspectateurs interpellaient dans la rue lorsque je déambulais avec lui dans la capitale», s'étonne encore Dianne Bos.

En fait, le Japon a toujours porté en lui les germes du design. Les cinq objets qui composent l'attirail de base du foyer traditionnel — le paravent, la théière, les tasses, le bol à riz... — respirent depuis la nuit des temps la pureté, la simplicité et la grâce. Est-il besoin d'évoquer la sérénité des jardins japonais et de l'art floral?

Dans les rutilantes années 80, la vigueur du yen aidant, le design allait bon train au Japon. «Tout respirait le gadget là-bas, se rappelle Bos. Les montres surveillaient votre rythme cardiaque. Même le simple siège de toilette se retrouvait flanqué de touches, toutes identifiées en japonais. C'est un peu agaçant car on se demande ce qui va survenir en enfonceant l'une d'elles. L'éjection?»

Seulement, le séisme de Kobe, l'attentat au gaz sarin et la récession ont eu raison de cette frénésie. Ces épreuves ont créé une frayeur collective et le design s'en est ressenti. Il se pare désormais de courbes beaucoup plus sages, plus près de l'ascétisme Bauhaus.

L'exposition *Design Sampling 95*, sise sous le même toit que *4 + 1/2 tatamis...*, donne un fidèle aperçu de la fournie 1994-95. C'est le Japan Design Committee, le gratin des graphistes, designers, architectes et décorateurs de l'archipel, qui nous l'offre. Y défilent une cinquantaine de créations graphiques et plus d'une centaine de cubes transparents, truffés de prototypes et de modèles réduits d'automobiles, de trains, de flacons de parfum, de cafetières. Enfin, cinq écrans nous mettent au fait de la création infographique du Japon.



L'abécédaire du tatami

Le tatami type s'alanguit sur environ 180 cm de long et 90 cm de large. Des dimensions standard en réalité plutôt élastiques, puisqu'elles varient inexorablement de quelques centimètres. Glisser sur un de ces tapis tressés, c'est ressentir une texture nébuleuse, proche du «polystyrène», nous lance Dianne Bos. Chic... D'ailleurs, la natte de paille de riz, épaisse d'un pouce, se trouve de plus en plus fourrée en son centre de fibre synthétique, quoique toujours ourlée à la main.

Et le vénéré tatami coûte cher. Très cher. Seuls quelques villages les fabriquent encore, selon des méthodes artisanales. Car la demande persiste. Les Tokyoïtes le préfèrent de loin à la moquette. Un beau contraste avec les gadgets de l'ère Goldorak qui trônent dessus... Outre son prix, le tatami cache un autre vilain défaut: il se détériore rapidement et ce, même s'il est interdit de le fouler chaussé... La bonne affaire. Et les exotiques nattes se font rares au Canada, si bien que pour les fins de la manifestation torontoise, «on les emprunte à une résidente et à un restaurateur de Tokyo», avoue Bos.

Tout en haut, *Likyu* de Koichi Sato. Au milieu, un respirateur autonome de plongée. En haut à droite, *Repro* de Toshiyuki Kita et au centre de la page, *Tokyo style*, du photographe Kyoichi Tsuzuki.

CLAUDE COUILLARD

Toronto — Curieuse façon qu'ont les Nippons de causer logis. À Paris par exemple, le standing immobilier se mesure en mètres carrés. Au Québec, on découpe notre chez-nous tout entier en pièces, augmenté de cette inévitable demie, source potentielle d'irritation pour plus d'un cartésien. Dans le reste de l'Amérique, suffit d'évoquer le nombre d'alcôves *intra muros* pour que la galerie pige illico... Mais les Tokyoïtes, eux, j'y arrive, palabrent en termes de... tatamis! Cliché, génial et biscornu à la fois. «L'appartement moyen à Tokyo fait environ quatre tatamis et demi (2,7 m x 2,7 m)», souligne Dianne Bos, responsable de l'exposition *4 + 1/2 Tatamis: The Internal Landscapes of Tokyo*, cinq micro-intérieurs tokyoïtes standard, présentés du 28 septembre au 26 novembre à la galerie York Quay du Centre Harbourfront de Toronto. L'événement s'inscrit dans cette mégavitrine culturelle sans précédent qu'est *Today's Japan*.

La grande prêtresse de ce parcours initiatique a voulu à tout prix éviter le piège de l'exposition d'architecture convenue, celle où le promeneur scrute, béat, l'œil vide probablement, une succession de plans, de photographies et de maquettes. D'où l'idée, habile, de se tourner vers l'intérieur. Une initiative qui a le double mérite d'être exportable et, surtout, de nous faire pénétrer dans l'univers intime des Japonais, réputés, on le sait, secrets. À l'écoute de cette dernière remarque, Bos se rend compte d'ailleurs que, lors de ses séjours préparatoires à Tokyo, «personne ne m'invitait dans son appartement. On vous donne toujours rendez-vous au restaurant ou dans un café branché».

Thé et télé sur tatami

À l'origine, dans la tradition séculaire japonaise, quatre tatamis et demi délimitaient un salon de thé, alors lieu sacré de rassemblement familial. «Et ce n'est pas nécessairement le manque d'espace qui a poussé les familles à créer un espace aussi exigü. C'est plutôt parce qu'elles s'y sentaient bien», tient à préciser Bos. Le modernisme a, pour ainsi dire, eu raison du cérémonial du thé et la marmaille se recueille plutôt de nos jours devant l'empereur télévisé. Heureusement, le revêtement a résisté aux affres du temps et même imposé sa présence, si bien qu'une

pièce se définit aujourd'hui sur la base de 4,5 tatamis. Le jeune cadre dynamique nippon vous dira, au gré de sa fortune, qu'il occupe un, deux, ou encore, s'il est verni, cinq *yoyohan* (4,5 tatamis!). Avec, souvent, un seul cabinet pour tout l'étage...

Les locataires, on s'en doute, apprennent à tirer le maximum de leur espace. Et échafaudent leur vie en conséquence. «La ville tient lieu aujourd'hui de salle de séjour à tous ces gens coincés, constate Bos. Tout le monde a son téléphone portatif, se tonifie au centre de conditionnement physique, se divertit dans les arcades. Plu-

vivement qu'on puisse enfin s'abandonner sur ces nattes tressées main. Sur le plafond-écran, le concepteur des lieux, le groupe A.T.E., vous livre, en direct de Tokyo, des conférences sur les merveilles de la fusion art-technologie. L'image n'est pas encore au point, on se croirait par moments à l'époque d'Apollo, mais qu'importe, on reste pantois devant cette autre incarnation du village global.

Le *yoyohan* devient aussi un haut lieu d'expression individuelle. Un des concepteurs invités, Kyoichi Tsuzuki, a récemment publié un album, *Cent incursions pho-*

Des rideaux électroniques

Chaque créateur habite l'espace à sa guise. Ainsi, Toyo Ito, architecte de renom dans sa patrie, joue de la transparence. Verre et polymères donnent une apparence cristalline à l'ensemble... Sept projecteurs de diapositives égrenent des scènes de la vie tokyoïte. Les images se décomposent en fragments kaléidoscopiques. Nostalgiques de l'ère spatiale, sachez que le *yoyohan* comporte des fenêtres à cristaux liquides. «Elles fonctionnent comme la vieille montre à cristaux liquides, explique Robin Smith, coordonnateur des arts visuels à *Today's Japan*. Sur commande, elles peuvent se noircir ou demeurer transparentes. C'est une invention américaine qui consomme peu d'énergie. De plus en plus d'immeubles neufs en installent.»

Un autre architecte de l'archipel, Riken Yamamoto, s'est adjoint les services d'un compatriote sociologue pour donner vie à ses tatamis. Chizuo Ueno est, selon Dianne Bos, la Germaine Greer nipponne, la spécialiste là-bas des questions féministes et familiales. Le duo s'est intéressé à l'influence de l'espace habitable sur la vie domestique. «Il est important que l'exposition s'intéresse à autre chose qu'au design et à la technologie», insiste Bos. Au moment d'écrire ces lignes, l'appartement n'était pas encore complété. Mais les organisateurs nous promettent un séjour labyrinthique. Il est prévu que trois projecteurs vidéo, suspendus au plafond, arrosent d'images une multitude d'écrans en contrebas, témoignages de la vie citadine nipponne. Pas un centimètre cube du circuit ne sera épargné.

Un seul Canadien, John Shnier, figure parmi ces secteurs de décorateurs. Les Japonais ont tenu à ce qu'un point de vue d'ici complète le tableau. Et c'est probablement l'installation «la plus zen, la plus traditionnelle de toutes», estime Bos. Alors que les Orientaux font allègrement dans la technologie, tout de verre vêtue, dépourvue, l'habitat du Torontois compte comme seule présence en son sein un érable entier. Une espèce de «bonzaï» canadien qui aurait été nourri aux hormones... et dont les branches égratignent les murs, cherchent à s'imposer.

Les cinq studios installés au Centre Harbourfront se succèdent en zigzag, tantôt baignés d'une ambiance plus lumineuse, tantôt plongés dans la pénombre. Une traversée déco-techno-socio-architecturale effectuée à bon compte, au pays du presque trop petit pour l'homme.



sieurs fréquentent même les bains publics.» Paradoxalement, la technologie permet de démultiplier virtuellement son intérieur solo grâce aux bons soins de l'incontournable Internet, des banales chaînes audio-vidéo et d'un bidule fort populaire appelé, en japonais, le *CU/C-me* (*see you, see me*). Précurseur inquiétant de Big Brother, il permet, par l'entremise de son ordinateur, de téléassister à des événements en temps réel, à l'aide de caméras braquées, par exemple, sur un concert des Rolling Stones, comme c'est déjà arrivé. D'ailleurs, l'un des cinq *yoyohan* exposés, curieux mélange de tradition et de futurisme, nous démythifie cette technologie. Un studio surélevé — un salon de thé aux atours classiques — nous invite à ouvrir ses cloisons ombragées. Avant d'y mettre pied, il faut au préalable se déchausser...

graphiques dans autant de une-pièce de la capitale du Soleil levant. Certaines, plutôt cocasses, sont insérées dans le catalogue qui accompagne l'exposition. L'un des réduits croule sous des piles de disques compacts. De véritables tours de Pise... Un autre, véritable ode gouailleuse à la consommation, a été transporté et recréé morceau par morceau à la galerie York Quay. Y trônent le lit de l'occupant, ses concoctions décoratives acides et ringardes; même le mur de métal ondulé qui fait face à sa fenêtre. Et prenez garde, Nord-Américains, le plafond à la registre plutôt bas. «La locataire est styliste, lance Bos à la blague. On dit que la moitié des femmes à Tokyo se disent stylistes. C'est un terme à la mode. En fait, ça peut vouloir dire secrétaire ou à peu près n'importe quoi. Et un homme sur deux vous dira qu'il est DJ!»

IDÉ

Dernier rappel pour Les Prix de l'Institut de Design Montréal 1995.

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

L'Institut aimerait rappeler aux designers et aux entreprises intéressés à participer à la première édition du concours "Les prix de l'Institut de Design Montréal 1995" qu'ils ont jusqu'au mardi 3 octobre 1995 pour faire parvenir leur candidature.

De nouveaux partenaires importants sont venus se joindre à l'IDM et à l'actualité apportant une visibilité

accrue au concours et aux participants.

Les finalistes de chaque catégorie seront présentés dans le magazine l'actualité en décembre et la remise des prix sera diffusée sur le réseau TVA en janvier prochain et présentée dans une édition spéciale de l'actualité.

L'Institut a également l'intention de présenter une exposition qui permettra

au public de voir de près les réalisations primées. Cette exposition pourra éventuellement être transformée en exposition itinérante internationale pour mieux faire connaître le design québécois.

Les designers et entreprises qui répondent aux critères d'admissibilité du concours telles qu'énoncés lors de l'appel de candidature du 18 mai dernier

peuvent participer au concours en se procurant un formulaire de mise en candidature et les règlements aux bureaux de l'Institut, du lundi au vendredi entre 9h et 16h.

Les formulaires de mise en candidature devront être retournés dûment remplis à l'Institut au plus tard mardi 3 octobre 1995, à 16 heures.